

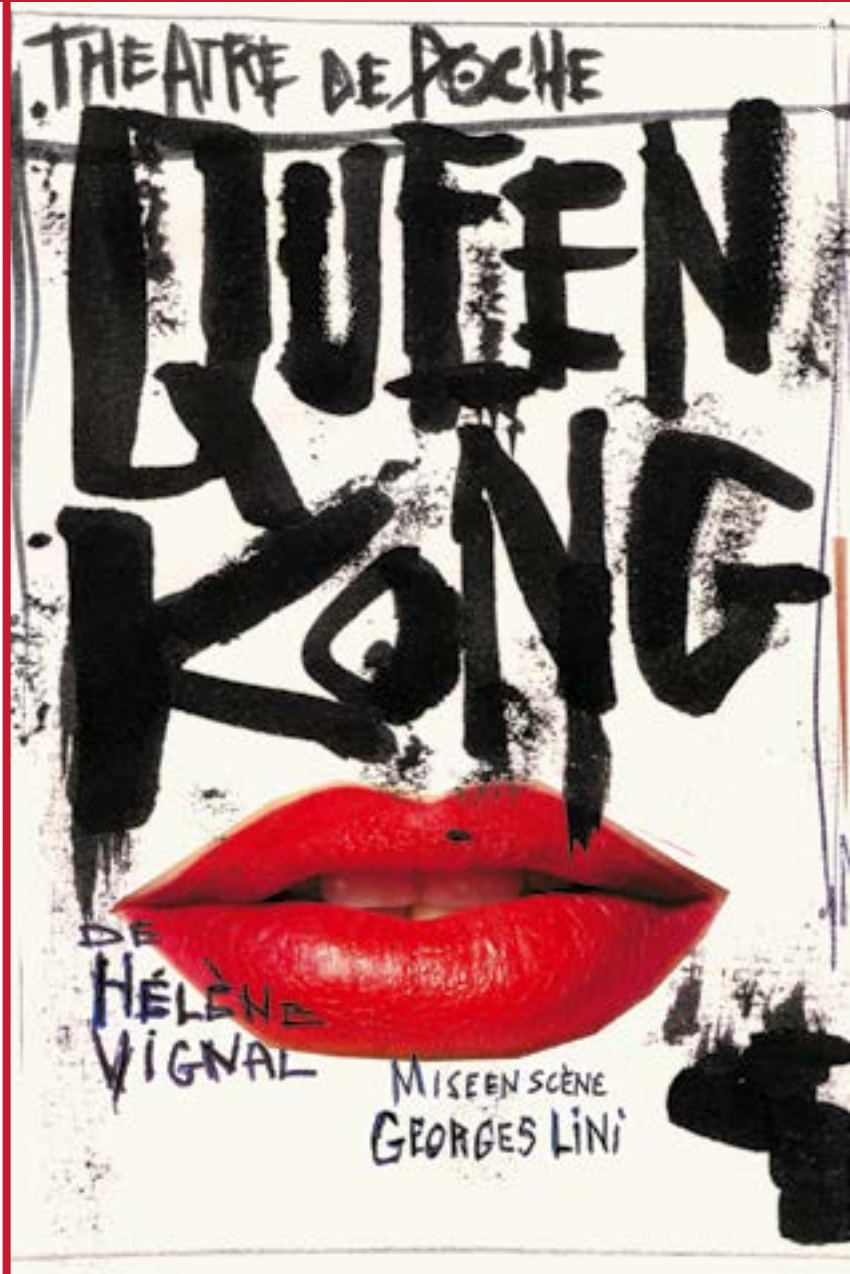
THEATRE DE POCHE

QUEEN KONG

ECRIT PAR
HÉLÈNE VIGNAL

MISE EN SCÈNE PAR
GEORGES LINI

AVEC EMILIE EECHAUTE



Diffusion

Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 496 10 76 91

Infos générales tournées



QUEEN KONG

1. Présentation générale de la pièce	5
2. Interview de Hélène Vignal	6
3. Note d'intention de Georges Lini	8
4. Quelques éléments d'histoire	9
Petite histoire des ZAD	9
Petite histoire de l'écoféminisme	13
Petite histoire du patriarcat	16
5. Thématiques qui traversent le spectacle	19
La découverte de soi	19
Le plaisir à deux	20
Harcèlement	23
C'est quoi, le harcèlement ?	25
La culture du viol et le slut-shaming	30
6. Biographies	33
7. Pistes pour prolonger la réflexion	34

1 / Présentation générale de la pièce

Je sais pourquoi ça les rend fous. Parce que je me suis comportée comme la plupart des mecs. J'ai baisé quand je voulais, qui je voulais, j'ai quitté tout de suite après, j'ai choisi sans attendre d'être choisie

Pour le groupe elle en est une. Une belle. Une vraie. Une grosse. Une sacrée...

C'est ce qu'ils disent dans les commentaires qui font sonner son téléphone à répétition, entre insultes et émojis assassins. Mais elle choisit de voir, toucher, entendre, goûter. Sans céder à la pression et au jugement de la meute. Elle joue selon ses propres règles. Seule ? Peut-être pas...

Queen Kong est un texte incisif et éclatant porté par une héroïne qui dynamite les codes et décide de suivre à tout prix ce désir de liberté qui bat en elle. Quel qu'en soit le prix à payer...

Adapté pour sa création au Poche par Georges Lini (Iphigénie à Splott, La Soeur de Jesus-Christ...), Queen Kong est LE roman plébiscité par les jeunes lecteurs à sa sortie en 2021. Il parle sans tabou de sexualité, de désir et de fantasme.

D'où vient le titre ?

Hélène Vignal devait au départ appeler ce texte « Une ». Mais elle nous raconte ce qui l'a fait changer d'avis : « C'est la scène finale qui a été décisive, cette ascension sur la barricade de la ZAD. Cette barricade, je l'ai vraiment vue, car c'était la porte d'entrée d'une ZAD qui n'existe plus à Roybon¹. J'ai eu cette image en tête, King Kong, avec les hélicoptères qui tournaient. C'est arrivé à la fin de l'écriture, après une discussion avec mon éditrice qui m'avait dit que ce serait bien de revoir le titre. Alors, *Queen Kong* a surgi. L'écoféminisme, l'attaque du monde sauvage, la référence à Virginie Despentes, la maltraitance de l'animal qui est présente dans le film King Kong aussi, il y a plein de choses qui sont apparues comme une évidence dans ce titre. »

1 À Roybon, il s'agissait de lutter contre l'installation d'un gigantesque Center Parcs qui détruirait une zone à grand intérêt écologique.

2 / Interview de Hélène Vignal

Nous avons rencontré pour vous Hélène Vignal, l'écrivaine française qui a écrit ce roman. Voici des bribes de tout ce que nous avons partagé oralement, et qui pourraient vous intéresser...

Qu'est-ce qui vous a animé durant l'écriture de *Queen Kong* ?

J'ai beaucoup de lecteurs qui me disent : « Oh la la, si j'avais eu un texte comme ça dans les mains à 15 ans, mais le temps que j'aurais gagné ! ». Ça me fait hyper plaisir, parce que c'est exactement ce que je me suis dit en l'écrivant : moi, qu'est-ce que j'aurais eu besoin de savoir quand j'ai commencé ma vie sexuelle à 15 ans, pour que ce soit chouette plus tôt ?

Par exemple, j'ai des filles, dans mes animations en classe, qui m'expliquent que la fellation, c'est obligatoire pour les préliminaires. Des trucs où tu te dis : heuu, oui, attends, on va discuter un peu cette affaire-là... Qu'est-ce ça veut dire, le mot obligatoire, en sexualité ? Puis j'essaie de les emmener où la sexualité est un espace de plaisir, et pas un espace de contrainte, ou de script tout fait. Parce qu'en fait, les ados, on leur parle énormément des risques de la sexualité, mais pas du plaisir.

Comment est-ce que vous arrivez à rester aussi proche d'un penser adolescent ? Qu'est-ce qui vous nourrit et vous inspire ? Est-ce que c'est votre propre adolescente intérieure, ou est-ce que ce sont des sources extérieures d'inspiration ?

J'écris clairement depuis mon âge d'aujourd'hui, sinon je n'écrirais pas comme ça. C'est une expérience d'aujourd'hui qui me propulse dans un penser adolescent. C'est assez mystérieux, cette affaire-là. C'est comme s'il y avait quelque chose qui ne s'était pas refermé entre notre moi enfant, notre moi adolescent et notre moi adulte. J'aime bien cette idée d'un pont qu'on pourrait franchir (ça ne marche pas toujours) avec la conscience qu'on a de la vie de notre âge, et en même temps avec quelque chose qui serait reconnectable. Après, je pense aussi que les milliers d'adolescents que je vois chaque année, avec qui j'ai la grande chance de refaire le monde, m'aident à ne pas oublier une énergie, un phrasé, une posture, des corps, des regards, qui sont très marquantes chez eux.

Votre personnage semble être dans une quête de « toujours plus », qu'on pourrait croire liée à l'adolescence, et qui pourtant nous touche tous...

Le « toujours plus » de cette jeune fille, ce n'est pas un caprice adolescent. C'est quelque chose de très intérieur en fait, c'est un respect de ce dont elle a besoin. Et dans ce moment-là de sa vie, le plaisir qu'elle a découvert toute seule, elle a besoin de comprendre

comment on peut le partager avec quelqu'un. Et elle ne cherche pas forcément à faire couple. C'est ça son projet, et elle est très claire avec ses partenaires là-dessus. Donc elle n'entend pas qu'on l'entrave dans cette quête, dans cette recherche, et elle la poursuit par fidélité pour elle-même. Et ça je pense que c'est quelque chose qu'on peut tous partager, à tout âge, ce n'est pas spécifique à la jeunesse. Il y a des choix qu'on fait dans la vie parce qu'ils nous sont dictés par une nécessité impérieuse, profonde, et je pense que c'est ce qu'elle fait, tout simplement.

Pourquoi avez-vous choisi d'aborder le thème du harcèlement ?

La question du harcèlement, pour moi elle s'imposait, parce que j'avais une citation de Virginie Despentes qui résonnait dans ma tête et qui disait à peu près ça : « Sortir de la cage est immédiatement suivi de sanctions terribles ». Et mon personnage sort de la cage, sort du rôle attendu d'une femme, et dans les groupes de jeunes du milieu auquel elle appartient, ça passe facilement par les réseaux sociaux, et ça passe facilement par le cyberharcèlement. Donc je voulais mettre en évidence que la liberté, y compris chez une jeune femme qui a été aimée, dans un milieu de classe moyenne, qui n'a pas de problèmes, et qui se comporte très librement sexuellement, appelle encore beaucoup de réactions.

Et puis ce qui m'interpelle, c'est aussi la position des adultes. Que des jeunes se harcèlent entre eux, OK, c'est une mécanique de la sauvagerie, de la violence, de la loi du plus fort, qu'il nous convient à nous, adultes, d'encadrer, d'éduquer. Mais justement, il y a une véritable absence de réaction du monde adulte, malgré des suicides chaque année. Je ne comprends pas bien pourquoi, mais une hypothèse, c'est que les adultes n'ont plus confiance dans leur pouvoir de protection des enfants, et ça c'est très grave. Là, franchement, je trouve qu'on a atteint des sommets en termes d'abandon des adolescents. Et c'est pour ça que je mets un point d'honneur à aborder dans mes livres des sujets dits difficiles, comme le viol, l'excision, le coma... C'est notre rôle d'adulte d'y aller. Pas grand monde n'y va. Ça s'explique par une indisponibilité tragique des adultes pour les jeunes, notamment avec la distraction des écrans, et une rupture de modèle du fait de l'arrivée des réseaux sociaux.

Je crois beaucoup à ce mal qu'est l'adultisme, qui consiste à dire, quand on est adulte : « Je connais la vie, donc je sais ». Or non, on ne connaît pas aujourd'hui la vie d'un adolescent. On connaît la vie de l'adolescent qu'on a été, et encore, on l'a beaucoup reconstruite par le travail qu'on a fait sur nous, par la mémoire ou l'amnésie

qu'on en a. Il y a une vie secrète des adolescents qui est un univers entier qu'on ne soupçonne même pas, alors d'où on leur parle en position de sachant ? On ne sait pas dans quoi ils sont, ce qu'ils vivent, etc... Et sur cette question du harcèlement, on ne sait pas ce qui se passe, mais notre rôle d'adulte, ce serait de mettre la limite, et de dire « ça, ça n'est pas possible », et de porter plainte. Il suffirait de commencer par se poser, et par écouter. Juste écouter. Sans plaquer notre vérité, sans position de surplomb.

L'écoféminisme est un autre grand thème de ce livre. Quel intérêt y trouvez-vous ?

Je suis très intéressée par ces questions, et notamment par l'idée que ne pas respecter l'humain et ne pas respecter la nature, ça va ensemble. Il y a une veine d'écoféminisme dès le départ dans mon projet littéraire autour de ce texte. Je considère qu'on vit dans une société où les femmes sont menacées. En France, on a une femme tous les trois jours qui meurt sous les coups de son conjoint ou de son ex, c'est énorme. On a deux à trois enfants par classe qui sont victimes d'inceste. Donc les femmes et les enfants sont une espèce menacée. On est forcément concernés par la menace qui pèse sur le vivant, en tant que femme, c'est de l'ordre de l'évidence.

Au-delà de cette question de la protection et du risque encouru par les femmes et les enfants dans la société, il y a les ZAD. Non seulement ce sont des lieux où on défend le vivant, mais aussi des lieux où on met en acte des utopies, et c'est ça qui m'a fait y aller en personne. Il n'y a pas tant de lieux que ça où on essaie d'autres manières de vivre ensemble. Alors évidemment c'est quelque fois bancal, quelque fois maladroit, extrême,

ou ridicule, mais c'est une tentative. Et ceux qui font ça, je les trouve extrêmement courageux, et j'avais envie d'aller à leur rencontre. Il y a une forme de courage, et dans la sexualité, le fait de se confronter à son désir profond, y aller dans le respect de soi et de l'autre, demande à peu près la même forme de courage. Une utopie qui essaie de se construire dans le respect de soi et de l'autre, ce n'est pas si courant, parce qu'il y a beaucoup d'utopistes qui deviennent des dictateurs (dans les ZAD aussi ça arrive d'ailleurs). Et une des choses qui m'a le plus marqué durant mon voyage d'exploration des ZAD, c'est le souci extrême des rapports de genre, et la volonté de faire de ces rapports de genre quelque chose d'équilibré et de pensé. Ça passe beaucoup aussi par le langage, et ça m'a intéressée et inspirée.

Comment voyez-vous votre métier d'écrivaine ?

Moi je suis sur une posture où, en fait, mon métier, c'est d'absorber la société et d'en faire du texte. Pour d'autres, ce sera de l'image ou de la musique. Et je l'absorbe à travers la personne que je suis. C'est ça mon job. Du coup, tout ce qui va être nouveau, étonnant, atypique, moi je prends, parce que ça va créer des personnages qui ne pensent pas comme moi. Donc quand j'ai un élève en face de moi qui me dit « Moi, madame, je suis misogyne », génial, ça m'intéresse, j'ai envie de l'écouter. Je ne vais pas le juger, je ne vais pas lui dire « C'est ça la bonne voie ». C'est une posture d'accueil de la parole, des désaccords, même celle d'ennemis idéologiques. Ça manque, des adultes qui ont cette posture face à eux. Je pense que c'est ce que l'artiste peut apporter quand il rencontre les élèves, s'il n'est pas trop sur son ego.

3 / Note d'intention de Georges Lini

Nous devons prendre, les membres de Belle de Nuit et moi-même une année sabbatique.

Nous voulions, après deux saisons marathoniennes de créations et reprises, magnifiques, mais éreintantes, souffler quelque peu.

Recharger les batteries.

Reprendre notre souffle et mettre, à nos coeurs respectifs, un peu de baume autre que théâtral.

Et puis patatras !

Je suis tombé sur le texte d'Hélène Vignal...

Et nous avons écourté nos « vacances ».

Le désir et la nécessité sont les deux facteurs essentiels à la création.

Nous ne pouvions tout simplement pas, ne pas monter Queen Kong.

Il nous a semblé, comme une évidence, de clôturer par ce texte coup de poing, ce qui sera désormais appelé notre triptyque des « Antigone », constitué déjà d'*Iphigénie à Splott* et de *La soeur de Jésus-Christ*.

Queen Kong nous parle de l'éveil à la sexualité d'une jeune adolescente de 15 ans.

Sans voyeurisme mais sans tabou .

Et qui aussi, et surtout aborde les thèmes des violences sociales liées à la sexualité féminine,

au harcèlement sur les réseaux sociaux,

et aux pressions exercées par les groupes, scolaires ou autres,

à la période d'adolescence

et à la violence inouïe et sans limite exercées par ceux-ci lorsque l'individu n'est pas conforme au « code » établi.

Car, à l'image d'Ephi et de Maria, notre Queen Kong est une héroïne.

Une guerrière.

Elle non plus, ne sera pas une victime consentante.

Et elle aussi a décidé de prendre les armes,

de nous confier ses aventures

et nous parler de son combat.

Pour nous offrir au final un sacré hymne à la liberté

et un formidable plaidoyer féministe.

Il y a des choses essentielles n'est-ce pas ?

Et prioritaires.

Notre repos attendra donc.

Aussi mérité soit-il.

Et il y a aussi le plaisir d'être là,
au Poche.

De défendre ce texte-là,

à cet endroit-là !

Ce qui prend tout son sens.

Et ce plaisir-là,

non plus,

n'est pas anecdotique.

J'ai deux filles et un fils à qui je dédie cette trilogie.

Qui sont ce pourquoi je suis toujours là artistiquement
et qui sont ma source principale d'inspiration.

Avec toute ma bienveillance et mon amour
inconditionnel de père.

C'est un peu, comme on dit, ma pierre à l'édifice.

On fait (tout) ce qu'on peut...

Georges Lini,

Metteur en scène et directeur artistique de la
Compagnie Belle de Nuit

4 / Quelques éléments d'histoire

► Petite histoire des ZAD

C'est une construction aussi serrée qu'un nœud, faite avec les troncs coupés placés en croix, des bouteilles de gaz, des palettes, des filins. Y'a des panneaux partout avec des inscriptions que j'arrive pas à lire dans la nuit.

Sauf un : ZONE À DEFENDRE. Je lis ça et direct ça me percute l'estomac. [...]

Là-bas, derrière ces barricades, j'entends une partie de moi qui m'appelle.

Des barricades, des tours de fortune construite en troncs, des abris en palettes, des slogans qui s'affichent comme ils peuvent dessus. Ça vous dit quelque chose ? On pourrait penser à des cabanes de grands enfants, s'il n'y avait pas ces mots écrits, partout, qui ne parlent ni de licornes ni de trolls des forêts... « Zadiste vigilant », « Osons un autre avenir », « Ni béton ni expulsion », « Maison de résistance à la poubelle nucléaire », « État coupable », « Attention c'est du rural », « Ni irradiés ni bétonnés, reprenons nos terres ». Alors à quoi jouent-ils, ces adultes qui s'encabanent ? Ils ne jouent pas, justement, contrairement à ceux d'en haut qui semblent parfois prendre les campagnes pour un grand plateau de Monopoly... Ces adultes créent des ZAD, des zones à défendre, en France, en Belgique, en Suisse. À défendre contre quoi ? Contre d'énormes projets conçus souvent en dépit du bon sens écologique et social.

Un avenir moderne de machines et de pétrochimie

Ces énormes projets sont connus initialement sous le nom de Zone d'Aménagement Différé (ZAD donc). Comprenez par là qu'on délimite une zone qui fera l'objet de gros travaux d'aménagement dans le futur, et sur laquelle on pourra donc commencer à expulser les habitants à bas prix, à réquisitionner les terres des agriculteurs locaux, à déboiser pour préparer le terrain. Ces initiales ont été récupérées et détournées par les premiers zadistes qui ont fait parler d'eux : ceux de Notre-Dame-des-Landes². Tout commence dans les années 70 lorsque le gouvernement français décide de moderniser les campagnes du nord-ouest avec de brillantes idées d'avenir : faire de grandes monocultures, introduire un max d'engrais et de pesticides chimiques, mécaniser, favoriser les grosses entreprises plutôt que les petites fermes, et... construire un aéroport en plein milieu d'une zone humide, énorme réservoir de biodiversité. Les agriculteurs et les citoyens s'insurgent, puis malheureusement (ou pas), la crise pétrolière passe par là, et faute de moyens, le projet d'aéroport est abandonné. Jusqu'en 2000, où le maire de Nantes et député Jean-Marc Ayrault le retrouve au fond d'un

tiroir. En 30 ans, il y a bien eu quelques avancées de conscience écologique, mais qu'à cela ne tienne : il décrète que c'était une excellente initiative et relance le bazar. Cette fois, les opposants de tous bords se fédèrent en une grosse association, et lancent des manifestations, des blocages, des procès en justice. Le Premier Ministre riposte en signant une déclaration d'utilité publique en 2008, ce qui lui donne droit d'envoyer des CRS sur place pour la faire respecter, et d'expulser les gens manu militari.

Occuper pour résister et pour expérimenter

Pour les citoyens, c'en est trop : ils lancent la Semaine des Résistances en 2009, qui a pour but de commencer à occuper la zone pour empêcher les travaux et de créer une grande zone d'autonomie, fondée sur une logique anti-capitaliste et anti-autoritaire. Le ton est donné, et il est important. Ils squattent les fermes dont les propriétaires ont été expulsés et construisent des cabanes. Pour y vivre autrement. Dans les débuts de cette première Zone À Défendre, on retrouve d'abord des militants écologiques et anarchistes, souvent jeunes. Mais ils sont rejoints deux ans plus tard par la confédération paysanne, le temps d'apprendre à se connaître et à faire tomber les préjugés des deux côtés. Et ensemble, toutes générations confondues, ils parviennent à renverser le rapport de force. Pourtant, c'est David contre Goliath. En 2012, le président français envoie 1500 militaires et CRS pour tout raser. Une semaine plus tard, ce sont 40 000 manifestants pacifiques et une quarantaine de tracteurs qui réinvestissent les lieux, et reconstruisent les cabanes. Fallait voir le bazar. Et quel succès ! Le projet d'aéroport est définitivement abandonné, et plusieurs anciens zadistes se sont installés là pour travailler. Alors l'idée de ZAD fait tache d'huile. Si en se mettant ensemble on peut faire reculer la police, l'armée et les gros industriels, qu'est-ce qu'on attend ?

² Notre-Dame-des-Landes se situe à une centaine de kilomètres au-dessus de Nantes, en Loire Atlantique.

L'économie du béton ou la vie, il faut choisir

Fortes de cet exemple très médiatisé, d'autres ZAD surgissent. Contre un gros projet du groupe Auchan près de Rouen, alors qu'il y avait déjà bien assez de centres commerciaux tout autour et si peu d'habitants³. Contre le projet de méga barrage de Sivens, dans le Tarn, qui n'aurait servi qu'aux gros patrons de l'agro-industrie, tout en détruisant une vaste zone humide⁴. Contre la construction d'un Center Parcs avec 990 chalets et un centre aquatique chauffé en permanence à 29 degrés dans la forêt de Chambaran⁵. Contre un site d'enfouissement de déchets nucléaires radioactifs, à Bure⁶. Contre un contournement autour de Strasbourg, qui ne servirait qu'aux camions internationaux et ne permettrait pas de réduire les embouteillages en ville, toute en détruisant des zones très fertiles de maraîchage et des forêts autour des villages⁷. Et plus près de chez nous, à Arlon⁸, contre la bétonisation d'une ancienne sablière très riche en biodiversité au profit d'un énième zoning artisanal dans la région des trois frontières. Ou à Haren⁹, contre la méga prison en plein milieu de la ceinture verte autour de Bruxelles, et dans laquelle l'emprisonnement devient un business sans réflexion de fond. Les zadistes ne gagnent pas à chaque fois. Mais ils grandissent en humanité et en expérience collective.

Une expérience d'écologie totale

Bon, c'est vrai, la mode est au changement climatique et à l'écologie, on en entend parler tout le temps. Oui, on coupe l'eau quand on se brosse les dents, on essaie de prendre moins l'avion et la voiture, on sait qu'on devrait manger local et de saison, tout ça. Mais là, ce que vivent les zadistes dans leurs cabanes, c'est autre chose. On pourrait appeler cette expérience : de l'écologie totale et radicale. Dans le sens d'un retour aux racines, et au sens de l'existence. Et c'est vraiment intéressant. Ils occupent un territoire à défendre et ils sortent pour un moment (ou pour toujours) du monde de la consommation, en alignant leurs convictions, leurs valeurs avec leurs actions. Comment est-ce qu'ils mangent ? En cultivant la terre ou en faisant de la récup' dans des magasins qui jettent les invendus (pas

forcément périmés d'ailleurs, il faut juste renouveler le stock). Pour boire, ils se servent à une source, chez des villageois sympathisants ou à des bornes incendies, et dispatchent des bidons. Ils dorment sous un toit de fortune, au plus près des éléments, hiver comme été. Ils vivent ensemble sans hiérarchie, en inventant et en perfectionnant au fur et à mesure les règles communes d'une démocratie directe et les réactions aux conflits et aux violences dans le groupe. Comme le dit l'une d'entre elles : « *C'est beaucoup plus vivant, intense et libre que le reste de la vie. Et pourtant, ce n'est pas facile de passer l'hiver ensemble, en essayant de déconstruire les oppressions, de reconstruire autre chose, de s'organiser ensemble, et d'assurer la survie...* »¹⁰. Il y a là le courage de l'utopie qui se frotte à la réalité, et qui mûrit par l'expérience directe, bien au-delà des grands discours.

Mort, le bisounours

Ce n'est pourtant pas une expérience de bisounours idéaliste, qu'on se le dise. Déjà, parce que la vie de la ZAD n'est pas du tout déconnectée du monde extérieur, au contraire, elle se construit autrement parce qu'elle est bien au courant de ce qu'il s'y passe. Ensuite, parce que sur une ZAD, on peut perdre une main, avoir des éclats de grenade sous la peau à vie, ou mourir. Oui, c'est ce qui est arrivé à Rémi Fraisse. Une grenade offensive lancée par un gendarme, comme à la guerre. Sauf qu'en face, on avait un jeune de 21 ans, les mains en l'air, pas armé, pas agressif, qui venait juste manifester son désaccord avec la destruction absurde d'un écosystème. Et là, ça pose question : qu'est-ce qui justifie une telle violence policière ? Lorsque les CRS agissent au nom de l'État et de « l'intérêt commun », de quels intérêts exactement s'agit-il, s'ils en viennent à attaquer aussi violemment des civils inoffensifs ? Qu'est-ce qui fait aussi peur à l'État pour qu'il utilise de tels moyens ? En tout cas, pour le cas de Rémi, après neuf ans de procès, sa famille a fini par gagner, et l'État a été reconnu responsable de sa mort. Sans blague. Neuf ans pour qu'on admette que non, ce n'est pas un accident, vraiment pas de bol, quand des policiers jettent des grenades offensives sur des civils désarmés. Du coup, sa maman a quand

3 Résistance fructueuse, ce projet a été abandonné.

4 Le méga barrage a été abandonné, mais un projet de petite retenue d'eau reste en réflexion.

5 Ce projet a aussi été abandonné, alors qu'ici les villageois étaient majoritairement pour.

6 La ZAD de Bure a été détruite, mais les militants restent dans les villages autour et continuent à s'opposer au projet.

7 Ce périphérique a finalement été construit après l'expulsion violente des zadistes, et comme prévu, il n'a rien résolu aux problèmes de mobilité dans Strasbourg...

8 La ZAD d'Arlon, appelée Zablière, a aussi été détruite par les forces de l'ordre en mars 2021, après un an et demi d'occupation et d'expérimentation d'une vie collective alternative. Leurs revendications étaient pourtant soutenues par des universitaires, par le parti Ecolo, par de nombreuses associations et par les villageois.

9 Leur slogan : « Des chicons, pas de prison ». Pour suivre leur réflexion très intéressante toujours en cours : www.haren.luttrespaysannes.be

10 Extrait du documentaire télé ZAD, *une vie à défendre*, (France 2, Infrarouge, 2018) disponible sur Youtube.

même reçu 14 000 euros de dommages et intérêts¹¹. Soit même pas trois mois de salaire du président du département du Tarn qui lançait le projet¹². Le prix d'une

vie pour le système capitaliste. Dire qu'il y a des gens qui veulent changer de système...

Petits agriculteurs et zadistes, un même combat

J'ai attendu que mon père revienne d'une réunion. Ils se prenaient la tête au village avec tous ces jeunes qui avaient débarqué dans les collines, en quelques heures. À ma mère qui demandait comment ça s'était passé, il tenait des propos décousus. « Ils font pas de mal, là-haut, avec leurs camions et leurs chiens. On n'a pas eu les couilles de le faire, nous ».

Un dernier petit mot encore de ces pseudo-bisounours à la peau dure. Allez jeter un coup d'oeil aux photos des manifestants autour des ZAD. Il n'y a pas que des jeunes. Pas que des chevelus. Pas que des révoltés, excités, paumés ou autres clichés. Il y a des personnes de tous les âges, certains en chemise, d'autres en bottes de chantier, des universitaires, des architectes, des sociologues, des artistes, des religieux, des familles, des avocats, des gilets jaunes. Et pas mal d'agriculteurs dégoûtés par les gros lobbys et par la logique désastreuse de l'agro-industrie qui, en plus des problèmes liés aux changements climatiques, pousse au suicide¹³. Des agriculteurs dégoûtés comme le père de notre narratrice. Ces fermiers qui regardent d'abord d'un œil méfiant les chevelus venus s'installer sur la zone, puis qui commencent à comprendre que ces inconnus ont le courage de lutter pour leurs terres, là où eux ont parfois laissé faire, faute de temps, de soutien et de perspectives. Qui finissent par reconnaître la légitimité de cette résistance, et qui la rejoignent avec leurs tracteurs. Car à bien y réfléchir, eux aussi rêvent d'autre chose pour leurs bêtes, pour leurs produits, pour leur vie et pour l'avenir de leurs enfants.

Changer radicalement de perspective

« Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend », voici un des slogans phares des ZAD. Vous allez me dire, qu'est-ce que ça change ? Ce ne serait pas un peu couper les cheveux en quatre ? Et bien ça change radicalement la manière dont on se positionne face à la nature. Jusqu'ici, on avait deux grandes positions : soit on utilise et on exploite la nature pour y prendre ce dont on a besoin et occuper l'espace qui nous intéresse, soit on préserve et protège la nature, en créant des parcs naturels et en ramassant les déchets par exemple. Dans les deux cas, l'être humain tout-puissant agit sur la nature. Or ici, on nous montre une troisième voie possible : la nature, c'est nous aussi¹⁴. Nous ne sommes pas séparés et supérieurs à elle, avec notre volonté humaine d'agir dans un sens ou dans l'autre. Nous sommes une partie d'elle, en interdépendance, toujours reliés de mille manières. Vous la voyez, la différence fondamentale ? Et est-ce que vous pouvez imaginer comment ça change notre manière d'agir, de faire, de vivre, si on se pense comme une partie d'un tout, sans plus ni moins d'importance que le reste ?

11 Voir l'article de Reporterre du 24 février 2023, « Mort de Rémi Fraisse, l'État condamné ».

12 Le président actuel du département du Tarn touche plus de 62 000 euros net par an pour cette fonction, en plus d'autres revenus. (Source officielle : <https://www.hatvp.fr/livraison/dossiers/ramond-christophe-dim19131-departement-81.pdf>)

13 Accrochez-vous, les statistiques françaises parlent de 2 suicides par jour chez les agriculteurs... (Source : site officiel du Sénat). Pour un petit aperçu concret de la situation, écoutez l'émission *Les Pieds sur Terre*, dans son épisode édifiant intitulé *Éleveurs enchaînés : je veux sortir du monde agricole mafieux*. (Radio France, 25 avril 2023)

14 Voir absolument à ce propos la vidéo « We are nature » sur la chaîne *Le Bias Vert*, de Félicien Bogaerts, dans laquelle différentes personnalités belges prennent la parole pour préserver les espaces verts autour de Bruxelles.

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Légal versus légitime

Bien sûr, les ZAD, c'est illégal. Alors pourquoi est-ce qu'on y retrouve tant d'honnêtes citoyens qui, plus que d'autres même, sont soucieux de démocratie, de bien commun, de respect des autres et du vivant en général ? À partir de quand désobéir est-il juste, voire nécessaire ? Il s'agit ici de discuter de la différence entre légalité et légitimité. On peut commencer par poser la question aux jeunes, pour essayer d'arriver à deux définitions, puis les illustrer d'exemples.

Ensuite, pour nourrir la réflexion, nous vous proposons ce court reportage du jeune et brillant vidéaste belge Félicien Bogaerts sur son excellente chaîne *Le Biâis Vert*, intitulé « ZAD, dernière chance pour l'écologie ? ». En quinze minutes, il éclaircit le concept et l'illustre par une visite sur la ZAD d'Arlon, en expliquant les tenants et aboutissants du projet de zoning artisanal.

Comment comprenez-vous la désobéissance civile ? Vous semble-t-elle justifiée ? Dans quels cas oui, et dans quels cas non ?

Pourquoi en arrive-t-on à ne pas respecter la loi, dans le cas des ZAD ? Êtes-vous d'accord avec cette manière d'agir ?

Seriez-vous prêt à désobéir à la loi lorsque vous la trouvez injuste ? Pourquoi ? Comment ?

Écoutez et réfléchissez à vos différents points de vue dans la classe, puis revenez à cette question fondamentale : selon vous, comment pourrait-on tracer une limite entre légitime et illégitime ?

On décortique les slogans

Sur les barricades des ZAD fleurissent des mots qui en disent long de ce qui se joue dans ces lieux. Prenons quelques slogans, et regardons-y de plus près, chacun pour soi ou en petits groupes...

« **Contre l'aéroport et son monde** ». Quel est le message derrière ce slogan ? Que représente *son monde* ? De quel genre de monde les militants ne veulent pas ?

« **Des légumes, pas du bitume** ». Qu'est-ce que ce slogan t'inspire, en regardant autour de toi, et en réfléchissant à ton alimentation ? Qu'en penses-tu ?

« **Notre-Rêve-des-Landes** ». Maintenant que le projet d'aéroport a été abandonné à Notre-Dame-des-Landes, certains restent vivre là. Quel est leur rêve ? Que font-ils concrètement ?

« **Citoyen, indigne-toi contre ce monde capitaliste** ». C'est quoi, un monde capitaliste ? Pourquoi pourrait-on s'en indigner ? Qu'est-ce que tu ressens, en lisant ce slogan ? Et qu'est-ce que tu en penses, quand tu y réfléchis ?

« **Oui aux projets collectifs** ». Les Zadistes ne sont pas seulement contre, ils sont aussi pour autre chose. Qu'est-ce qu'ils proposent d'autre que ces méga-projets ?

« **Aéroport déplacé, impôts mal placés** ». à quoi sert l'argent de nos impôts ? Quelles seraient pour toi les priorités pour l'utiliser ? Un aéroport dans une zone rurale en fait-il partie ? Qu'est-ce qu'il vient ajouter comme bien commun ?

« **Quand allez-vous remonter votre culotte ? Gouvernement soumis par les riches** ». Qu'est-ce que les militants dénoncent ici ?

« **Stop violence** ». A quoi fait référence ce slogan ? Penses-tu que la violence soit justifiée dans le cas des ZAD ? Dans quel cas serait-elle justifiée ? Où est la limite ?

« **Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend** ». Comment comprends-tu cette phrase ? Comment toi tu te positionnes face à la nature ? Est-ce que ça pourrait changer ? De quoi aurais-tu besoin pour te sentir être la nature ?

« **Non à l'aéroport. Recentrons nos vies sur l'essentiel** ». Que veut dire ce militant avec son panneau ? Pour toi, c'est quoi l'essentiel ? Te sens-tu centré dessus, parfois un peu à côté, ou assez loin de cet essentiel ? Aurais-tu envie de changer cela ? Comment ?

« **ZAD partout** ». Quel sens y aurait-il à voir le monde entier comme une zone à défendre, avec toutes les valeurs qu'elle propose ?

Lorsqu'il agit en prédateur, l'homme se comporte avec les femmes comme avec la nature.

**Marie Christina Kolo,
entrepreneuse sociale et militante écoféministe malgache**

Ecoféminisme, est-ce qu'on ne pousserait pas le bouchon des concepts à la mode un peu loin, vous allez me dire ? Et bien pas du tout, au contraire : si vous pensez qu'il s'agit d'un nouveau style bio-bobo-écologique avec des pâquerettes dans des cheveux tressés, surtout, embarquez avec nous, on vous emmène dans un tour d'horizon qui décoiffe, et qui pourrait bien vous concerner...

Une idée qui voyage...

Notre histoire commence dans les années 70, quand différentes femmes dans différents continents se mettent à faire le lien entre domination des femmes et exploitation de la nature. À croire que les idées ont leur vie propre et qu'une fois qu'elles sont nées on ne sait où, elles voyagent, portées par l'air du temps, et que plusieurs personnes les attrapent presque en même temps...

...là où on déforeste en Inde

Dans les forêts d'Inde, par exemple. Des villageoises Chipko s'opposent à l'exploitation commerciale de leur forêt en entourant les troncs de leurs bras, pour éviter qu'on les coupe. Leur combat est documenté et relayé par la militante écologique Vandana Shiva¹⁵, une des pionnières de terrain. L'argument de ces femmes ? Leur culture et leur économie est indissociable des

arbres, les couper équivaldrait à couper les humains qui vivent là. Tout comme, à l'inverse, prendre soin de la forêt, c'est aussi prendre soin de la vie qui s'y déploie, y compris la leur. Logique, non ? Alors pourquoi diable les hommes n'y ont-ils pas pensé ? À votre avis ?

...là où on construit des armes nucléaires

Deuxième occurrence de l'idée : chez nos amies anglo-saxonnes. Il faut rappeler qu'à cette époque, le monde est coupé en deux blocs, avec de chaque côté un chef prêt à appuyer sur un bouton pour faire sauter l'autre moitié de la planète à coup de bombe nucléaire. La guerre froide. Chaude, la menace, en fait. C'est là aussi qu'émerge le mouvement militant *Women and life on Earth* (Les femmes et la vie sur Terre), qui se mobilise aux États-Unis et en Angleterre contre le nucléaire, pour le développement d'énergies alternatives, la paix et la santé des femmes. On a donc 2000 copines, mères, mamies et tantines qui font une chaîne humaine autour du Pentagone pour protester contre cette folie nucléaire, qui posent des pierres tombales dans les parterres et qui tissent des fils de coton autour des entrées pour symboliser les liens du vivant. Genre, la vie, c'est important. Bizarre que toute l'humanité ne voit pas les choses comme ça...

Nous, les femmes, nous nous rassemblons parce que la vie est au bord du gouffre et que cela nous est intolérable. Nous voulons savoir quelle colère, quelle peur il y a en ces hommes qui ne puissent se satisfaire que de destruction, quelle froideur et quelle ambition les animent.

Extrait du discours des militantes anti-nucléaires lors de l'action autour du Pentagone en 1980.

...là où on plante du café et du thé à gogo

On continue à suivre la pérégrination de l'idée ? Au Kenya, le *Green Belt Movement* (Le mouvement de la ceinture verte) qui aide les femmes à planter des arbres autour de leur village pour lutter contre la déforestation et l'avancée du désert, se redonner une chance de

trouver du bois pour cuisiner, des fruits à manger, des lieux de vie pour la faune et la flore, et les abeilles... Et ainsi, indirectement, des revenus pour faire vivre la famille sans rien détruire, au contraire. Ce mouvement est lancé par une femme, Wangari Maathai¹⁶. Et pourquoi donc ? Devinez... Parce que ce sont les femmes qui doivent marcher de plus en plus loin pour

15 Cette conférencière militante indienne passionnante défend notamment l'agriculture paysanne traditionnelle et biologique contre les multinationales agro-alimentaires, et a reçu le Prix Nobel Alternatif en 1993.

16 Wangari Maathai a quand même reçu le Prix Nobel de la Paix en 2004 pour son approche holistique du développement, à savoir qu'elle a réussi à fonder un mouvement qui allie la protection de l'environnement, le développement communautaire local et le renforcement des compétences.

trouver des ressources vitales, et qui galèrent pour nourrir et soigner les humains et le bétail. Les hommes étant trop occupés à déboiser pour créer d'immenses plantations de café et de thé, à grand coups de pesticides et de fertilisants qui polluent l'eau et les sols, pour exporter sur le marché international et maximiser leurs investissements (ou se faire bien entuber dans une atmosphère post-colonialiste, c'est selon).

...là où on pense que l'homme rationnel est au-dessus de la nature

Ajoutons à cela, dans les mêmes années, la philosophe australienne Val Plumwood, le genre de nana intellectuelle mais qui a quand même failli se faire bouffer par un crocodile et qui en tire un approfondissement de sa réflexion sur la non séparation entre la nature et les humains. Son idée, c'est précisément ça : il faut qu'on arrête avec cette double dualité, d'une part nature / humanité, d'autre part, raison / émotion. Genre, les hommes blancs sont du côté rationnel, froid et dur, supérieur bien sûr, et ils balancent dans un même sac inférieur, du côté soi-disant émotionnel, les animaux, les arbres et les plantes, les femmes, les peuples autochtones...

Les contours de l'idée

Vous la voyez se dessiner, cette idée qui voyage de tête en tête par-delà les océans et qui se fait connaître sous différentes formes, qu'on pourrait appeler écoféminisme ? L'idée qu'il existe beaucoup de similitudes entre l'exploitation, la destruction de la nature et la domination que subissent les femmes et les minorités. L'idée que le système patriarcal capitaliste est déconnecté de la vie. L'idée que le monde du vivant est tissé de mille liens interdépendants, et qu'il ne ressemble pas à une pyramide avec au sommet, les hommes blancs, et en dessous, des states inférieures qu'ils pourraient exploiter pour en tirer un rendement rationnel maximal. L'idée que les femmes sont les

mieux placées pour subir les conséquences de ces comportements de domination (tant vis-à-vis d'elles que de l'environnement¹⁷) et donc pour lutter contre.

Les femmes, ces créatures douces et faibles....

Alors attendez, je vous vois venir : non, non, ce n'est pas parce que les femmes sont par essence plus douces (et plus faibles donc), plus empathiques, plus portées à prendre soin des autres qu'elles prennent aussi mieux soin de la nature et du vivant ! Qu'on arrête deux minutes avec ces idées poussiéreuses pour regarder la réalité en face : les filles sont conditionnées et éduquées depuis leur naissance à tout cela, parce que, notamment, ça arrange bien les hommes qu'on prenne soin d'eux, des vieux, des enfants, pendant qu'ils font des trucs bien plus importants, comme la guerre, du profit en bourse, des puits de pétrole, des voyages sur la lune. Ben oui, c'est ça, grandir dans une société patriarcale.

L'écoféminisme, ce « joyeux bordel »¹⁸

Voilà comment l'idée de l'écoféminisme a circulé, et d'ailleurs elle ne s'est pas arrêtée pendant ces cinquante dernières années¹⁹. Entre temps, l'urgence écologique est devenue indéniable et concrète, et la parole des femmes s'est libérée. Pas de quoi encore révolutionner le système patriarcal capitaliste, mais on avance. L'écoféminisme a pu déployer pleinement ses ailes, et se laisser approprier par différents groupes de femmes, et même par des hommes intéressés par un changement de vision du monde. Ce qui crée différentes interprétations de l'idée, différentes manières de la faire vivre, différentes leadeuses de différents mouvements. Et vous savez quoi ? Comme on sort de la logique patriarcale de domination, des luttes d'ego et d'hyper-rationalité, on est carrément OK avec cette diversité de points de vue. Chacune a sa place. Sans avoir besoin de les hiérarchiser, de dire qui a raison ou qui a tort, de décider qui est le chef unique qui aura le pouvoir. Et rien que ça, c'est déjà une petite révolution.

Il faut sortir de cette culture de l'ego. Aller vers des rapports plus soutenables et solidaires à tous les niveaux. On doit soutenir la vie et se soutenir les uns les autres.

Lidia Rodriguez Prieto, auteure de «Mini enveloppée écoféministe »

17 On l'a constaté dans les faits : les femmes sont beaucoup plus impactées par les problèmes climatiques, pour différentes raisons. Si cela vous intéresse, saisissez-vous de l'article en ligne de Charlotte Meyer dans *Les Echos* « Face au changement climatique, les femmes en première ligne » (07/03/23).

18 C'est la philosophe française Jeanne Brugat Goutal qui le dit comme ça avec humour, mais c'est assez vrai. Elle est l'auteure de l'essai *Etre écoféministe, théorie et pratique*, qui parcourt justement les différentes branches du mouvement, tout en livrant ses interrogations et sans réponses toutes faites.

19 Pour s'en convaincre, aller lire l'article de *Reporterre* intitulé « Les luttes écoféministes agitent la planète depuis de décennies » (10/03/21), et vous en apprendrez encore plus sur tous les exemples inspirants qu'on ne pourra pas mentionner ici...

Attention, danger de minimisation !

Ce qui est sûr, c'est qu'il faudra veiller à ne pas laisser réduire ce vaste mouvement à une danse de sorcières sexy pieds nus sous la pleine lune. Car les médias et réseaux sociaux ont tout intérêt à nous vendre une image édulcorée de l'écoféminisme, tisanes bios et marguerite dans les cheveux. Histoire de minimiser la puissante ambition politique du mouvement, qui dans toutes ses branches comporte une dimension fondamentalement altermondialiste et anticapitaliste. Ce n'est pas du folklore. Il s'agit d'une véritable force vivante. Allez donc voir la détermination des femmes (mais aussi trans, intersexes et non binaires) de toutes générations qui se sont rassemblées à Bure, en France, pour s'opposer à l'enfouissement des déchets nucléaires en 2019²⁰. C'était beau, mais aussi fort sans être violent, en colère tout en restant bienveillant dans le groupe. Clairement, le message qu'une autre manière de lutter collectivement est possible. Car il s'agit bien d'une lutte, pas d'un réaménagement des consignes marketing.

L'écologie, une nouvelle pression sociale pour les femmes

Et il y a un autre danger de récupération de l'écoféminisme par le système patriarcal. À moins de vivre dans une famille à la pointe de l'égalité de genre, vous l'aurez remarqué : à la maison, la majorité de la charge mentale, c'est toujours pour la même pomme :

maman. C'est elle qui pense à racheter ce dont les autres ont besoin, à changer les draps, à anticiper l'organisation des vacances et des blocus, à prendre les rendez-vous médicaux, à s'assurer que tout le monde mange sa dose de fruits et légumes pour être en bonne santé, à choisir les cadeaux... Ce ne sont pas des tâches inaccessibles aux cerveaux masculins, d'ailleurs les papas solos ou homos s'en sortent tout à fait honorablement aussi. Et pourtant...

Ajoutons maintenant à cela l'injonction écologique qui pèse sur nous. Et devinez : qui prend la responsabilité d'essayer de limiter les dégâts sur notre planète ? Sans surprise, le fait de consommer bio, d'aller vers le zéro déchet, de faire ses produits d'entretien soi-même, d'acheter en seconde main ou recyclé, de faire ses déplacements à vélo (et pas seulement du VTT le dimanche avec les copains), d'être végétarien, ça reste considéré comme féminin, à la fois dans les représentations et dans les actes quotidiens²¹. Pourquoi ? Les mecs seraient-ils trop occupés à choisir leur SUV électrique qui pollue dans des régions isolées et pauvres mais laisse nos villes propres ? On n'a pas envie non plus de tomber dans des stéréotypes, mais c'est un fait : la charge écologique quotidienne des familles pèse surtout sur les épaules des femmes. Alors si c'est pour transformer les fées du logis en fées de la planète, bien essayé, mais on vous a vu venir, et c'est non ! On s'y met tous, les gars !

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Les différentes approches de l'écoféminisme

On l'a vu, l'écoféminisme est traversé par différents courants, animés par une volonté commune d'avoir une action politique contre le système patriarcal capitaliste. Pour comprendre comment un mouvement peut exister avec toute la richesse de ses différences, il peut être intéressant de proposer aux élèves un travail de recherche par petits groupes, avec ensuite un moment de synthèse sur les points communs des différentes approches, et ce qui les distingue. Et pourquoi pas terminer par leur demander avec quelle approche ils ont le plus d'affinités, et pourquoi. On pourra aussi mettre un point d'attention à l'opinion des garçons dans le groupe, et à leur ressenti face à ce sujet.

Voici une manière d'identifier les différents courants, même s'il en existe plusieurs, car ils se croisent et se recourent.

Écoféminisme spiritualiste, dans la veine du féminin sacré et des nouvelles sorcières, avec notamment Starhawk.

Écoféminisme de résistance, avec *Rester vivantes*, de Vandana Shiva.

Écoféminisme social, autour de Val Plumwood, qui s'intéresse aux rapports de domination sociale.

Écoféminisme matérialiste, autour de l'Allemande Maria Mies et d'autres économistes.

Écoféminisme éthique, attaché aux droits des animaux et de la nature, et au *care*.

Écoféminisme queer, qui élargit à tous les êtres humains et prône une action citoyenne.

Écoféminisme lié à l'écologie profonde et aux mythes fondateurs de la terre mère.

20 Pour en savoir plus, lisez l'article en ligne de Reporterre : « A Bure, l'écoféminisme renouvelle la lutte anti-nucléaire » (23/09/19)

21 Vous pensez qu'on exagère ? Les hommes dans les pays développés utilisent 25% d'électricité en plus que les femmes, prennent plus la voiture, mangent plus de viande par exemple. (cfr le magazine TV *Kreatur* de Arte, dans son reportage sur l'écoféminisme).

Écoféminisme utopiste, qui cherche à tracer les contours d'un futur viable et désirable

Deux questions et une citation pour faire débat

Est-ce que l'héroïsation de femmes dans les luttes écologiques ne serait pas un malin stratagème pour encore une fois leur demander de nettoyer le bordel créé par les hommes ? Qu'est-ce qui est médiatisé, et qu'est-ce que ça cache ?

On trouve aujourd'hui des coques d'iPhone écoféministes. Selon vous, est-ce un moyen intéressant de faire passer le message à un grand public, ou une ruse du système capitaliste pour récupérer ce qui est censé le combattre radicalement ?

« Se réapproprier ses émotions, c'est une question essentielle dans l'écoféminisme. Elles insistent très largement sur les conséquences politiques désastreuses d'une culture qui met de côté ses émotions. Ça donne des personnes qui peuvent appuyer sur un bouton rouge et faire sauter la moitié de la planète. C'est de ça dont on parle. C'est une question politique qui concerne absolument tout le monde. Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui face notamment au dérèglement climatique, qui peut faire à juste raison extrêmement peur, désespérer un certain nombre de personnes ? On est au cœur de cette question-là à nouveau aujourd'hui. Qu'est-ce qu'on fait de ces émotions ? Et à l'inverse, qu'est-ce qu'on fait de tous ces appels à la raison ? De

22 Extrait anonyme du podcast de Charlotte Bienaimé, *Un Podcast à Soi*, dans son épisode 21, *Ecoféminisme #1 : défendre nos territoires*. À écouter sur Arte Radio.

quel côté est la raison, à un moment donné ?
»²² Qu'en pensez-vous ? Nos émotions sont-elles politiques ? De quel côté se trouve la raison ?

Une cendrillon écolo ?

Pour illustrer merveilleusement notre propos sur la charge écologique qui pèse sur les femmes dans le couple hétéro, filez dévorer le billet d'humour de Nora Bouazzouni, sur Arte, « Sauver la planète, c'est féminin ? » qui vous résume le truc en 4 minutes chrono.

Alors, qu'est-ce que vous en pensez : l'altruisme, c'est féminin ?

Pourquoi le patriarcat fait aussi du mal aux hommes

Pour éviter de tomber dans la lecture simpliste qui oppose le féminisme aux hommes, cette petite vidéo pourrait bien vous plaire. *Et tout le monde s'en fout*, dans son épisode 16, aborde avec humour (et quelques excellentes sources à l'appui) le sujet du patriarcat et des hommes. Voilà de quoi ouvrir le débat : le féminisme est-il réservé aux femmes ? Quels avantages les hommes pourraient-ils avoir à lutter contre le patriarcat ? Comment la société pourrait-elle évoluer si les valeurs soit-disant masculines n'étaient pas systématiquement valorisées et associées aux hommes, et les valeurs soit-disant féminines diminuées et associées aux femmes ?

► Petite histoire du matriarcat

Et le matriarcat, ça existe ?

Soyons clairs d'emblée : le matriarcat tel qu'on l'imagine dans certaines fictions, dans lequel les femmes domineraient les hommes, c'est un mythe. Le matriarcat n'existe pas en tant qu'inverse du patriarcat. Ce qui est en fait assez logique, puisque le côté féminin de la force²³, c'est plutôt le *care*²⁴ et l'empathie. Quand les femmes ont eu du pouvoir, elles n'ont pas eu besoin de structures hiérarchiques pour s'en servir, elles ont plutôt mis en place une organisation dans laquelle elles distribuent les ressources économiques, mais où chaque membre a une égale valeur. Celle qui a exploré le sujet à fond toute sa vie, c'est la philosophe allemande

Heide Goettner-Abendroth²⁵. Elle a fait plusieurs fois le tour du monde à la rencontre de peuples non patriarcaux. Pour elle, la notion importante dans ces sociétés, c'est l'équilibre. Avant elles, les études sur les sociétés matriarcales ont été peu reconnues, sporadiques, pas prises au sérieux, tiens, on se demande bien pourquoi... Mais cette docteure en philosophie qui enquête sur le terrain, compare, questionne, observe, analyse, et nous remet une brique de 600 pages sur le sujet, difficile de ne pas lui donner de crédit...

Des idées pas si primitives

Heide étudie avec profondeur ces sociétés qu'elle appelle malgré tout matriarcales, qui sont en fait de parenté matrilineaire (le nom, les biens et le prestige

23 À nouveau, on s'entend bien : cela ne veut pas dire que toutes les femmes sont nées biologiquement avec ces qualités, mais bien qu'il s'agit d'un apprentissage du rôle social et culturel de la femme dans la plupart des sociétés.

24 Dans le sens de « prendre soin » en anglais.

25 Née en 1941, Heide a fait partie de la deuxième vague féministe en Allemagne.

sont transmis de la mère à ses enfants), horizontales, égalitaires, non hiérarchiques et pacifiques. Ah oui, ça existe ailleurs que dans *Avatar* ? Parfaitement ! Chez certains même, le mariage n'existe pas, le père n'est pas reconnu, la sexualité est libre et discrète. On rigole souvent de ces exemples car ils concernent des tribus « exotiques » à nos yeux, qu'on visualise dans les îles de Papouasie Nouvelle-Guinée, dans les hauteurs de l'Himalaya, dans les vallées de Chine²⁶, dans les tribus amérindiennes d'Arizona, ou au fin fond de l'Afrique. Ces peuples considérés comme primitifs sont parfois comparés aux sociétés nomades du Néolithique. Vous les imaginez déjà en train de danser, en transe, avec une plume dans les fesses autour de la statue obèse de la déesse-mère ? Et bien pas du tout, figurez-vous que certains d'entre eux ont même un boulot salarié en ville, sans pour autant renier leur culture. C'est sûr, certaines de ces cultures sont résiduelles et en voie de profonde altération face au choc du monde moderne, mais d'autres sont encore prospères et pas si anecdotiques que ça. La plupart sont christianisées ou islamisées, sans avoir perdu pour autant leurs spécificités. Surtout, toutes nous font découvrir des solidarités structurelles entre les femmes, solidarités auxquelles l'ethnologie s'est étonnamment peu intéressée. Alors laissez-nous vous donner quelques idées de ce à quoi ça ressemble, une société gérée par les femmes... Il se pourrait bien qu'on ait quelques leçons de post-modernité à prendre...

Ça ressemble à quoi, sans patriarcat ?

Parfois, le pouvoir est spirituel, comme chez les Kavalan²⁷, à Taiwan, seules les femmes peuvent devenir chamanes et guider leur peuple moralement. Par contre, le chef de leur clan est élu, il peut être un homme ou une femme, ça n'a pas d'importance. Aux Comores, l'islam cohabite très bien avec un système matrilineaire : la femme est responsable d'une grande maison dans laquelle vit sa famille, et quand sa fille aînée se marie, son fiancé vient habiter là aussi, et elle commence à prendre le relais de sa mère. Par contre, quand les frères se marient, ils quittent le nid. Et comment faire alors avec la question de l'héritage, qui se transmet aux hommes dans l'islam, et aux femmes dans la culture comorienne ? Et bien ils ont résolu le dilemme en donnant tout à la femme cheffe de famille de leur vivant ! Quand un homme meurt, de toute façon, il n'a donc rien à transmettre. Et, croyez-le ou pas, les anthropologues qui y sont allés nous disent que ce pouvoir économique des femmes ne pose pas de problème particulier parce qu'elles redistribuent et s'occupent de chacun de manière égalitaire. Le fameux *care*. Vous voulez encore quelques exemples ? Chez les Khasis²⁸, en Inde, c'est la plus jeune fille qui gère les biens de la famille une fois devenue adulte, et les enfants prennent le nom de leur mère. Chez les Iroquois²⁹, ce sont les plus vieilles femmes du village qui désignent les hommes habilités à représenter leur communauté à l'extérieur, et les clans s'articulent autour d'elles. Chez les Minang³⁰, une ethnie qui représentent quand même entre 4 et 6 millions de Musulmans en Indonésie, les femmes sont propriétaires de la terre et des biens, et qui les répartissent donc « en bonnes mères de familles », et, petit détail symbolique, ce sont les filles qui demandent les garçons en mariage. Tout ça vous inspire ?

26 *Une société sans père ni mari : les Na de Chine*, de Cai Hua, chercheur chinois à Paris (PUF, 1997)

27 Voir à ce sujet, et aussi à propos des Comores, le livre *Une maison sans femme est une maison morte*, ouvrage collectif sous la direction de Nicole-Claude Mathieu (Maison des sciences de l'homme, 2007).

28 *Au pays des femmes puissantes*, article de Lucas Bretonnier, envoyé spécial du quotidien Le Parisien, au nord-est de l'Inde (11 mars 2016) <http://www.leparisien.fr/week-end/au-pays-des-femmes-puissantes-09-03-2016-5611547.php>

29 *Femmes de personne*, de Roland Viau (Montréal, les éditions du Boréal, 2000)

30 *Les Minangkabau d'Indonésie, un islam atypique et féminin*, article très éclairant sur un autre type d'islam, publié le 5 juin 2011 sur le site du Nouvel Obs : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-monde/20110605.RUE2584/les-minangkabau-d-indonesie-un-islam-atypique-et-feminin.html>

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Un podcast pour explorer la question

Si vous voulez aller plus loin sur la question, on vous a dégotté un débat intéressant de septembre 2019, au moment de la sortie de la traduction française du livre « Les sociétés matriarcales ». Sur France Culture, *Patriarcat, la domination des femmes a-t-elle toujours existé ?* Ça vole haut parfois, mais on se sent moins bête après.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/signes-des-temps/patriarcat-la-dominacion-masculine-a-t-elle-toujours-existe-8096810>

Agir en « bonne mère de famille »

Il existe cette expression courante « agir en bon père de famille ». Par exemple, si votre cheminée prend feu, il faudra prouver que vous l'avez entretenue « en bon père de famille »³¹ pour que l'assurance marche.

D'après les écrits de Heide Goettner-Abendroth, chez les Minangkabau, la plus grande société matriarcale moderne, en Indonésie, on utilise l'expression « en bonne mère de famille », et si c'est un homme qui est choisi pour représenter le clan ou y tenir un rôle important, c'est exactement ainsi qu'on lui demandera d'agir (comme à une femme, d'ailleurs). À savoir, avec amour, attention, réciprocité et souci constant de paix.

- Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce qui est différent, pour vous, entre une attitude de « bon père de famille » et une attitude de « bonne mère de famille » ?

- Dans quel contexte aurait-on besoin plus de l'un ou de l'autre ?

- Imaginez qu'on exige de nos représentants politiques, hommes et femmes, de se conduire en « bonne mère de famille ». Qu'est-ce que ça changerait, potentiellement ?

- Un professeur, homme ou femme, devrait-il plutôt être « un bon père de famille » ou « une bonne mère de famille », selon vous ? Pourquoi ?

- Heide Goettner-Abendroth dit : « *Il ne s'agit pas d'hommes ou de femmes. Il s'agit de sociétés matriarcales ou patriarcales. Vous avez des hommes "matriarcaux", qui se comportent très différemment des hommes façonnés par nos sociétés, au même titre que, dans nos cultures, vous avez des femmes imprégnées de patriarcat.* »³². Comment comprenez-vous cela ? Qu'est-ce que ça a pour conséquence pour notre société en évolution ?

Le matriarcat ferait-il peur aux hommes ?

Pour approcher la question, on vous propose un retour en arrière aux débuts du féminisme, la première vague, celle des suffragettes qui réclamaient le droit de vote, quelle audace, ces péronnelles ! En 1909, Alice Guy, première femme réalisatrice au monde, sort un court-métrage muet de 8 minutes intitulé « *Les conséquences du féminisme* », une pépite qui nous donne à voir ce que les hommes imaginaient qui allait se passer, à l'époque, s'ils prenaient le risque de lâcher la bride des femmes... <https://www.youtube.com/watch?v=fAc5gJCDEJ4&t=462s>

- Plus d'un siècle plus tard, où en est-on dans l'imaginaire collectif autour du matriarcat ?

- Connaissez-vous des films et des séries qui s'intéressent à ce sujet, de près ou de loin ? Que donnent-elles à voir ?³³

- Est-ce la même idée de matriarcat que celle de Heide Goettner-Abendroth ? Pourquoi ?

- Qu'est-ce qui est potentiellement problématique avec une vision du pouvoir des femmes telle qu'elle est mise en scène dans le court-métrage d'Alice Guy³⁴ et d'autres fictions actuelles ?

- Selon vous, quel est le rôle des artistes littéraires (écrivains et scénaristes, par exemple) dans la société, et plus précisément, dans la construction d'un futur possible ?

31 Notons que si cette expression reste encore employée tout le temps dans le langage courant, elle a été modifiée dans les textes de loi en 2021, et est devenue : « personne prudente et raisonnable ». Yes, on progresse !

32 Extrait de la passionnante interview de Heide par le magazine Axelle, à lire ici : <https://www.axellemag.be/le-matriarcat-une-utopie-non-realite/>. Avec en bonus, une interview de la philosophe et anthropologue allemande de 8 minutes sous-titrée en français.

33 Si vous séchez un peu sur la question, on vous suggère de lire l'article de Madmoizelle de juin 2022 « *A qui profite la dystopie matriarcale sur les écrans ?* » : <https://www.madmoizelle.com/series-cine-a-qui-profite-la-dystopie-matriarcale-sur-les-ecrians-1405193>. On vous glisse aussi à l'oreille *Je ne suis pas un homme facile* et *Jacky au royaume des filles*...

34 Il est clair qu'à elle, on lui pardonne, et même, on la félicite d'avoir pris sa place dans un monde d'hommes et osé sortir un truc aussi provocateur pour l'époque !

5 / Thématiques qui traversent le spectacle

► La découverte de soi

Ça devait sentir la lavande la première fois que j'ai explosé. J'avais quoi ? Peut-être huit ans. J'étais dans mon lit. J'étais agitée. Je me souviens que je cherchais. Je cherchais quelque chose mais je ne savais pas quoi. Je me sentais téméraire. Une genre d'aventurière. Je savais que j'avais un truc à explorer. J'ai posé ma main en coquille sur mon sexe, mes doigts ont tout de suite trouvé la fente et s'y sont glissés. J'ai eu envie d'appuyer. D'abord ma main. Puis mon bassin pour la rejoindre. Et j'ai eu tellement envie de bouger, alors j'ai bougé. J'ai juste suivi mes sensations.

Et toi, tu te touches ?

Le mot bien beau bien propre de cette activité érotique en solitaire, c'est l'onanisme. Ce mot est utilisé pour la première fois en 1760 dans un ouvrage au titre évocateur, tenez-vous bien : *L'Onanisme ou discours philosophique et moral sur la luxure artificielle et tous les crimes relatifs*. Le ton est donné. On parle ensuite des maladies produites par la masturbation. Un savant mélange de termes médicaux et religieux, habituel pour l'époque. Au XIXe siècle, on en est toujours là : « *Dans la seconde enfance et chez l'adolescent, la masturbation est un vice moral qui a les plus déplorables effets sur la santé, car il ébranle les systèmes musculaire et nerveux, il affaiblit l'intelligence et les sens, il altère les fonctions organiques et morales, et il conduit lentement à l'hébétéude, à la tristesse, à la paralysie, à la phtisie tuberculeuse pulmonaire et à une consommation mortelle* ». Fameux programme ! Soyons clairs tout de suite : il n'existe évidemment aucune maladie due à la masturbation³⁵. Sinon, au vu des statistiques actuelles sur la pratique de l'onanisme, la moitié de l'humanité aurait déjà été consumée à mort par le vice...

Mais d'où vient ce mot ? Onan, figurez-vous, était un personnage de l'Ancien Testament. Son frère Er était particulièrement méchant. Quand il est mort, l'ancienne loi égyptienne³⁶ voulait que ce soit Onan qui récupère sa femme et qui lui donne des enfants. Enfin surtout un garçon. Le premier né masculin de cette union « en seconde main » serait appelé du nom du frère défunt, hériterait de tous ses biens et perpétuerait sa lignée. Et ça, Onan ne pouvait le supporter, tant il détestait Er. Du coup, plutôt que d'ensemencer sa belle-soeur, il a préféré se retirer avant d'éjaculer, et laisser sa précieuse semence se répandre sur le sol. On dit qu'il a été puni de mort par Dieu pour ce gaspillage. Donc en fait, le

crime n'est pas de se toucher les organes génitaux qui seraient sales ou impurs, mais bien de ne pas fertiliser la femme en gâchant son sperme !

Et c'est là aussi qu'on voit qu'on est dans une société patriarcale : que la femme perde son ovule tous les mois en saignant, on s'en contre-fiche, elle n'a d'ailleurs pas intérêt à en parler, les règles, c'est dégueulasse. Mais que le mec répande sa semence féconde sur le sol en jouissant, ça c'est impardonnable, car son sperme est si utile à la procréation et à la vie ! D'ailleurs, on en parle, des éjaculations faciales ? Si ça, ce n'est pas la glorification de la semence masculine... Ou plutôt non, on n'en parle pas, on en reparlera quand on verra dans les pornos des femmes qui répandent le sang de leurs règles en jouissant sur le visage de leur mec...

Revenons à notre sujet : la masturbation. La plupart des spécialistes en psychologie s'accordent à dire qu'elle fait partie du développement sain de l'enfant. Voilà ce qu'ils disent : si un ado, entrant en contact avec sa propre sexualité, peut se témoigner de l'affection à lui-même, se détendre et y trouver du plaisir, ça l'aide à en faire autant avec autrui et à nouer des relations plus saines sur le plan sexuel. Bingo. Donc on révise ses bases, les puritains. D'autant que l'activité masturbatoire commence déjà in utero : grâce à l'échographie, on a pu voir que les fœtus de 8 mois se caressaient jusqu'à se contracter puis se détendre complètement. Quelqu'un a envie de culpabiliser un fœtus ?

Plus intéressant encore, de nombreuses études démontrent les bienfaits de l'orgasme, qu'il soit atteint seul ou à deux. Jouir équivaut à s'injecter un cocktail d'hormones bienfaites dans le sang : dopamine, ocytocine, endorphines, prolactine. Avec effets indiscutables : sensation de plaisir intense, puis de détente, d'apaisement. Les endorphines produites

35 On parle ici de masturbation normale, et non obsessionnelle (genre, dix fois par jour), qui, elle, est liée à des maltraitances durant l'enfance et à un manque affectif grave. Dans ce cas de toute façon, la masturbation compulsive est un symptôme d'un problème psychique profond, et non sa cause.

36 On appelle cette règle particulière la loi du lévirat, et elle est toujours d'application dans certains pays d'Afrique de l'Ouest.

lors de la masturbation agissent comme anti-douleur, anxiolytique, favorisent un bon endormissement, luttent contre le stress, et augmentent même l'immunité³⁷. C'est pas beau, ça ?

Sans compter qu'en connaissant mieux son corps et son propre plaisir, on se donne plus de chance de vivre une sexualité agréable à deux, comme l'expérimente

notre narratrice dans *Queen Kong*. Alors qu'on se le dise, chacun fait encore bien ce qu'il veut tout seul avec son sexe : il n'y a vraiment pas de mal à se faire du bien. Pas de mal non plus, d'ailleurs, à ne pas vouloir se masturber si on n'en a pas envie. On arrête avec les pressions, avec toutes les pressions, dans tous les sens. On a dit : chacun fait encore bien ce qu'il veut tout seul avec son sexe !

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Sexploration : et si on jouait ?

À 15 ans, une fille sur quatre ne sait pas qu'elle a un clitoris. C'est fou, non ? Mais ça ressemble à quoi exactement, vos cours d'éducation affective et sexuelle ? Si comme beaucoup, vous avez appris à mettre un préservatif sur une banane et qu'on vous a expliqué en long et en large les IST, mais que vous êtes restés sur votre faim question désir, plaisir, tabous, pratiques, voilà de quoi combler les lacunes : *Sexploration* ! Un package de cinq jeux qui permettent d'aborder la sexualité de manière décomplexée, inclusive, positive et ludique. On peut y jouer seul, entre amis, en famille, avec des professionnels de santé ou d'éducation. Ils abordent plusieurs thèmes : les orientations sexuelles, les IST, la contraception, le consentement et les pratiques sexuelles, les identités de genre. Une véritable aubaine !!

Masturbation féminine : on en parle ?

Avouez, pas évident d'aborder le sujet en frontal en classe. On vous donne un petit coup de pouce pour ne pas complètement le zapper malgré tout ? Elvire et Sarah, les filles de la *Clit Révolution*, ont réalisé une

vidéo sous forme de reportage d'investigation intitulé « Et toi, tu te touches ? ». Si le regarder en classe semble too much (et ce le sera sans doute, avec l'effet de groupe), il peut néanmoins faire l'objet d'un devoir un peu hors du commun...

On vous suggère de donner le lien aux élèves, avec juste la consigne de regarder la vidéo (12 minutes) et de noter au moins trois informations qu'ils ont apprises et qui sont intéressantes.

Ça pourrait déjà être pas mal, et utile. Gageons que la vidéo fera parler d'elle en dehors de la classe (d'autant que la *Clit Révolution* en compte 11, pour les curieux...) Mais si vous le sentez, vous pouvez poursuivre l'expérience en leur proposant ensuite un moment pour discuter de la vidéo par groupes mixtes de trois ou quatre. Veillez à fixer un cadre clair : ça dure 10 minutes (par exemple), chacun parle s'il veut et s'il veut seulement, on ne pose aucune question personnelle gênante, on ne parle qu'en son nom et on respecte le point de vue de chacun, y compris des filles qui parlent dans la vidéo.

Et surtout, beaucoup de plaisir à vous toutes et tous !

► Le plaisir à deux

Pour aborder ce sujet vaste et si bien exploré dans le texte de *Queen Kong*, on vous propose de revenir sur les quatre expériences de notre narratrice, dans sa

recherche de plaisir avec un partenaire. Et d'approfondir un peu les questions que son récit nous pose, à travers son introspection sensible et sensorielle...

Le plaisir, je le trouvais seule, sans difficulté, il me suffisait d'une minute pour exploser sous ma propre main. Mais avec un mec, j'y arrivais pas. C'était mon but, de jouir avec quelqu'un. Je commençais à me demander si on nous racontait pas des mythos sur l'orgasme à deux.

C'est donc assez clair, le projet de la narratrice : elle veut explorer le plaisir à deux. Contrairement à ses copines, elle s'en fiche d'être en couple, de faire des projets d'avenir avec un mec, de rencontrer ses potes.

Première question que cela vient nous poser, à chacun qui écoute ce témoignage : est-ce que j'ai un problème avec cette attitude sexuelle-là ? Pourquoi ? Est-ce que la société a un problème avec ça ? Pourquoi ? En soi,

37 Selon une étude allemande de 2004 : <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/15316239/>

fait-elle du mal à quelqu'un ? À elle-même ?
Elle commence donc sa quête par le premier, Jérémie,

le mécanicien, loin des idéaux romantiques de son groupe d'amis.

Jérémie a donc été le portier. On en fait tout un plat, du premier. Mais lui son rôle ça a été d'ouvrir la porte que j'avais dans le vagin. Si j'avais su comment faire, je l'aurais ouverte toute seule. Mais je ne savais pas. Est-ce qu'on peut se dépuceler toute seule ? Ne pas donner ça à quelqu'un ? Ce trophée de merde, du pucelage, là ? Si oui, toutes les filles devraient le faire. [...] J'avais juste envie d'en finir avec ce truc de la première fois, du pucelage, de l'hymen. On était d'accord là-dessus lui et moi. Bien sûr, on se l'est pas dit aussi directement. Tu m'ouvres quand je l'ai décidé, et on en reste là.

Comme on peut s'en douter, ce n'est pas avec Jérémie que le plaisir a été au rendez-vous. C'était même plutôt douloureux, comme c'est parfois le cas pour une première pénétration³⁸. Quant à la question de savoir s'il est possible de « se dépuceler »³⁹ toute seule, c'est sûr que oui. D'ailleurs, plein de filles naissent sans hymen ou ont déjà l'hymen ouvert avant une première pénétration, sans s'en être rendu compte. Un sextoy fait le job, en fait. Par contre, quand on parle de virginité,

on parle de premier rapport sexuel, quel que soit son sexe et celui de l'autre, avec ou sans pénétration. Donc, techniquement, une fille peut ouvrir son hymen seule, mais son premier rapport sexuel restera toujours son premier rapport sexuel.

Notre narratrice, elle, une fois « ouverte », continue donc à explorer, en partant en camping avec ses potes. Là, il y a Rhada, le deuxième.

Je voyais bien qu'avec Rhada, c'était quand je voulais. Il suffisait d'attendre qu'il se décide. Ou de faire le premier pas. Mais moi je faisais pas le premier pas parce que seul son cou m'intéressait. Et franchement, est-ce que tu peux sortir avec un mec juste pour mettre ton nez dans son cou ? Je sais pas, je pose la question. [...] Lui son kif, c'était de me regarder, m'embrasser, et me regarder encore. On ne se l'est jamais dit. C'est une erreur, quand j'y repense.

Ces deux-là, ils n'ont pas vraiment envie de faire l'amour, en tout cas pas sous la forme d'une pénétration comme on se représente le sexe habituellement. Et pourtant, ils ont obéi à la pression du groupe. Parce que « un groupe de copains, l'été, en camping ? Cherche pas : il faut coucher. » À nouveau, cela soulève pas mal de questions : d'où vient cette pression à la baise ? Qu'est-ce que le groupe y trouve ? Comment ne pas y succomber si on n'en a pas envie ? Comment résister à la faiblesse de participer à cette ambiance-là ?

Mais on touche aussi à la question de l'essence même du plaisir sexuel. Est-ce que fourrer son nez dans le cou de l'autre, ou entre ses seins, embrasser longtemps

ou chuchoter des choses à l'oreille, c'est déjà du plaisir sexuel ? Est-ce que ça pourrait suffire ? Qu'est-ce qui constitue le plaisir ? Est-ce que la pénétration est un passage obligé ? Comment jouit-on ? Et si on n'atteint pas l'orgasme, est-ce que c'est quand même du plaisir ?

Il n'y a bien sûr aucune réponse toute faite à ces questions. Les poser, c'est déjà ouvrir le champ des possibles. Et c'est bien ce qu'on vous souhaite. Le reste, ça vous appartient...

Reprenons le fil des explorations de notre narratrice. Le troisième homme qu'elle choisit, c'est Sélim. Et là, tout à coup, c'est autre chose...

38 Notons quand même que souvent, ce qui est douloureux n'est pas la rupture de l'hymen en tant que tel, qui n'est presque pas vascularisée, mais le fait que la fille soit stressée et que du coup, les muscles du vagin soient contractés, qu'elle mouille moins parce qu'elle arrive moins bien à être dedans à cause de la pression et/ou de la peur... Bref. La meilleure prévention ? Des super préliminaires, un lieu relax, et une bonne communication

39 On met ce terme entre guillemets car il renvoie encore à un soi-disant lien entre virginité et pénétration, qui pose question : par exemple, une lesbienne serait toujours vierge à la fin de sa vie, même si elle a fait l'amour avec plein de partenaires ? Qu'est-ce que ça veut dire, perdre son pucelage ?

J'y étais. J'étais dans le bon sexe. Le sexe qui rend l'intérieur de toi immense et inondé de soleil. Ça me semblait dingue qu'il me parle en baisant, j'adorais ça. Il disait ce qu'il aimait bien. Mes seins, ma taille, mes orteils et mes cuisses. Il m'explorait et il regardait sur mon visage comment je réagissais. [...] Toute ma vulve était grande ouverte, accueillante, mouillée, toute contente. Et quand il est rentré, c'était comme si ces deux parties de nous étaient les morceaux d'un machin cassé qui se recollait.

Cet exemple de conversation érotique, c'est un bon pied de nez à toutes celles et ceux qui pensent que le consentement, « ça casse l'ambiance » ! Mais on ne vous demande pas de la croire sur parole. Si vous le souhaitez, faites votre propre expérience, comme elle. Ce qui est intéressant, c'est qu'elle ne parle toujours pas de sentiments. On est loin du stéréotype « *faire l'amour, c'est tellement mieux quand on est amoureux* ». On ne dit pas que ce n'est jamais vrai. On dit, ça dépend. De plein de trucs. Et en tout cas, il n'y a pas forcément de relation de cause à effet entre les sentiments amoureux et le plaisir. Et ça, du côté des mecs, c'est assez accepté, n'est-ce pas ? Mais du côté des filles, c'est une autre histoire... Pourquoi ? Qu'est-ce qui ferait qu'une fille aurait besoin d'être amoureuse pour prendre

du plaisir, alors que les garçons pas ? Est-ce que vous êtes d'accord avec ce cliché ? D'où il vient, et pourquoi il perdure ? Et coucher avec un inconnu, qu'est-ce que ça vous inspire ? Est-ce la même chose pour une fille que pour un mec ?

Alors, le problème du bon sexe, c'est qu'après, ça devient difficile de supporter les scénarios tout faits, sans imagination, comme dans les pornos. Le plan vide, sans communication, en mode chacun pour soi (au mieux) ou mec aux commandes qui fait ce qui lui plaît, et qu'elle se débrouille donc pour y trouver son compte (au pire). Comme ce sera le cas avec le quatrième amant de la narratrice, Vince, qui pourtant était un ami avec qui elle s'entendait bien.

Moi, j'avais pris aucun plaisir dans son délire. Toujours sans un mot, j'ai attendu qu'il bande à nouveau et puis je suis revenue à l'attaque. Mais on s'est retrouvés dans le même scénario. Il se met sur moi, il écarte mes jambes avec son genou, il fait rien du tout avec ses mains, avec sa bouche, avec son souffle, avec son imagination. J'en ai eu marre. Pas deux fois.

Vous vous souvenez comment la narratrice a exprimé qu'elle n'avait plus envie de ça ? Et comment Vince a réagi ? C'est justement ce qui a mis le feu aux poudres du *slut-shaming*⁴⁰ et du harcèlement. Comme si elle n'avait pas le droit d'arrêter ce mauvais plan et de proposer de le faire à sa manière. Comme si le fait d'avoir ses désirs, de les exprimer et de réclamer son plaisir confirmait bien qu'elle était une pute. Et en plus, le mec n'arrive plus à bander (énorme pression du patriarcat sur les hommes, soit dit en passant⁴¹). Il est humilié (selon lui, car elle ne lui demande pas cette performance-là). Donc il l'humilie. Vous connaissez cette logique ? Vous l'avez déjà vue à l'œuvre dans d'autres contextes ? Qu'est-ce que vous pensez de leurs réactions respectives ? À leur place, est-ce que vous auriez réagi différemment ? Est-ce que vous pensez qu'elle aurait réagi de la même manière si elle n'avait pas vécu l'expérience avec Sélim avant ?

À l'issue de ce parcours sexuel en quatre étapes, posons-nous un moment pour faire le point. Comment vous sentez-vous ? Qu'est-ce que vous avez appris de cette réflexion ? Qu'est-ce que ça pourrait changer pour voir d'avoir pu en parler en classe ? Si vous en parlez à un ou une amie, qu'est-ce que vous lui direz ?

40 On y reviendra plus tard plus en détails, mais le *slut-shaming* (littéralement, *la honte aux salopes*), c'est le fait de considérer qu'une fille est une pute dès qu'elle s'habille sexy, qu'elle drague un mec, qu'elle assume ses désirs, qu'elle est active sexuellement...

41 On ne résiste pas à vous souffler à l'oreille d'aller voir Blanche Gardin quand elle dit « Je n'aurais pas voulu être un homme », à propos de l'érection comme jonction de la virilité...

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Lance la question dans l'espace public !

Bien sûr, toutes les questions posées dans le texte ci-dessus peuvent être discutées en grand groupe ou en petits sous-groupes. Ce qu'on vous propose pour aller plus loin, c'est de laisser les jeunes s'en saisir pour en faire un projet créatif de communication. L'idée serait alors qu'ils choisissent par deux ou par trois une des questions et qu'il créent un outil de communication à partir de leur réflexion : une affiche, une courte vidéo, un texte narratif, du slam ou du rap... Le but est de s'exprimer et d'ouvrir le débat dans un cercle plus large, l'école, leur groupe de potes ou leur communauté sur les réseaux sociaux.

Les filles, elles en pensent quoi ?

L'ancienne actrice et réalisatrice porno Ovidie, devenue militante féministe pro-sexe, nous offre un documentaire passionnant : « *À quoi rêvent les jeunes filles?* » (disponible à la demande sur Vimeo). En 2015, elle prend sa caméra pour aller rencontrer des jeunes femmes françaises, des *digital native*, cette génération biberonnée aux écrans, pour qui le numérique devenu comme une langue maternelle. Elle part d'un constat : la pornographie est à la portée de tous. Dès lors, comment la conjuguer avec la liberté sexuelle ? Comment peuvent-elles se réapproprier leur désir dans leur mise en scène, leur mise en image, la construction de l'imaginaire collectif ?

Si votre groupe montre un intérêt pour le sujet du porno, et que vous êtes partant pour en parler, ce

documentaire pourrait faire l'objet d'un devoir, et d'un débriefing cadré le lendemain.

- Comment le fait d'avoir grandi avec un ordinateur ou un smartphone dans les mains change notre rapport au corps ?

- C'est quoi, selon vous, la sexualité 2.0 ?

- Qu'est-ce qu'on appelle « une injonction à être sexuellement épanouie, mais pas trop » ?

- Est-on sexuellement plus libre ou moins libre quand on grandit avec du porno facile d'accès ?

Et la première fois, après ça ?

On le sait aujourd'hui, presque tous les ados voient du porno avant leur première expérience sexuelle. Qu'est-ce que ça change pour eux ? Est-ce différent pour les garçons et pour les filles ? Quelle pression est ressentie par les uns et par les autres ? Qui est en charge du plaisir de l'autre ? À quoi doit ressembler le corps pour pouvoir être vu par l'autre ? De quoi auraient-ils besoin pour arriver plus sereins à cette première fois ? Qu'est-ce qui pourrait les aider ?

Pour leur fournir une base de réflexion, foncez sur le site *On SEXprime*, vraiment chouette, avec notamment cette série de mini-épisodes intitulée *Puceaux*, qui aborde le sujet avec humour. Chaque épisode est accompagné d'onglets sur la gauche avec des infos sur ce qui y est abordé. Top !

► Harcèlement

Préambule : sécuriser avant d'animer

Le harcèlement, c'est un phénomène qui est pénible pour tous : les victimes bien sûr, les témoins, mais aussi les harceleurs, car soyons clairs, ce n'est pas une activité qui permet un épanouissement personnel. Tous les chiffres s'accordent à dire qu'au moins trois quart des jeunes ont vécu des situations de harcèlement, dans une position ou une autre. Cela signifie que c'est un réel problème de société, mais aussi que c'est potentiellement un sujet très sensible dans les classes.

C'est pourquoi, afin d'éviter un carnage, il est essentiel de ne pas se lancer seul dans une animation avec un groupe conflictuel. Si vous suspectez des problèmes de harcèlement entre les élèves de votre classe, avant d'aborder le sujet en frontal, n'hésitez pas une seconde

à faire appel à une ASBL ou à un professionnel pour vous accompagner⁴². L'enfer est pavé de bonnes intentions (on vous parle d'expérience...)

Juste pour vous donner une idée, lors des animations dans le cadre du projet H mené par le Théâtre de Poche il y a quelques années, il avait été demandé aux élèves de remplir un questionnaire anonyme par écrit, concernant le vécu personnel en tant que harceleur, harcelé ou témoin. Les réponses du questionnaire ont ensuite été compilées par l'animateur qui les a lues devant toute la classe, pour dresser un tableau plus large des violences vécues par le groupe. Ensuite, les élèves pouvaient prendre la parole par rapport à ce qui avait été exposé. Un cas de viol a été dénoncé, ce qui a entraîné une prise de parole d'autres élèves qui avaient

42 Citons entre autres Ajile ASBL, le service S.O.P.H.I.A., Prefer ASBL, UFAPEC, Theracommuni ASBL, Dans ma ruche ASBL, ... Plus d'infos sur ces organismes sur le site des *Mots de Tom* : <https://www.lesmotsdetom.be/besoin%20d'aide>

aussi été victimes de viol. Il faut être prêt à accueillir et accompagner ces paroles et les émotions vives qu'elles génèrent lorsqu'on aborde le sujet en classe, ça ne s'improvise pas. Bref. Si vous avez un doute, faites-vous accompagner pour les phases plus délicates.

Cela dit, si le climat de classe est plutôt bon, sans gros souci, nous vous invitons quand même, avant toute discussion sur le harcèlement en classe, à tâter le terrain et à établir une base de dialogue préalable, en choisissant des activités qui ne demandent pas d'emblée de parler de sa vie.

Et enfin, veillez à co-crédier avec les élèves un cadre clair dans lequel ils puissent se sentir en confiance et libres de s'exprimer sans danger. Parmi les éléments importants, on pourra par exemple faire émerger :

- Ce qui est dit pendant ce moment reste entre nous. Nous n'utiliserons jamais ce qu'on entend ici contre quelqu'un.
- Nous sommes honnêtes et sincères.
- Nous écoutons sans interrompre et sans juger, avec le plus d'ouverture possible.

- Nous respectons chacun et nous ne nous moquons pas.
- Une émotion se vit mais ne se contredit pas.
- Nous donnons la parole à chacun mais personne n'est obligé de parler s'il n'en a pas envie.
- Si quelqu'un se sent mal durant l'animation, c'est OK, il a le droit de se mettre en retrait.
- Chacun parle pour lui-même, nous ne dénonçons pas.

Partons aussi du postulat que ce sont les jeunes qui sont les experts de terrain du harcèlement sous ses nouvelles formes digitales. Ils sont dedans, ils le vivent au quotidien. À nous, les dinosaures numériques, de les aider à développer l'esprit critique, l'empathie et la bienveillance nécessaires pour qu'ils puissent se poser les bonnes questions, dialoguer et partager leurs idées. Pour mettre en place des dynamiques de groupe positives, des attitudes et des solutions qui répondent à leur réalité. Pour ensuite pouvoir faire évoluer la société qu'ils commencent à influencer...

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Rompre la glace

Histoire de démarrer une série d'activités plus mobilisantes que de rester assis en sécurité derrière son bureau, on peut initier une dynamique de groupe par quelques jeux simples. Le but est de sortir de la position figée assise et de se mettre en lien avec le groupe.

Vous connaissez sans doute ces exercices :

Formation du cercle : Demander aux élèves de se mettre en ligne en fonction du mois et du jour de leur naissance, puis refermer cette ligne pour en faire un cercle. Ça permet de casser les habitudes de se mettre à côté des copains.

Circulation de l'énergie : faire passer un clap de main pour transmettre son énergie à son voisin, en tournant dans le cercle. On peut faire varier la vitesse et l'intensité. Deux claps signifient qu'on change de sens.

Balle magique : lancer une balle imaginaire de l'un à l'autre, en désignant le récepteur par un regard clair. Le groupe a gagné s'il a réussi à faire passer la balle à tout le monde une fois sans se tromper et sans l'envoyer deux fois à la même personne. Pas mal pour rassembler l'attention et augmenter la concentration collective.

Marche dramatique : tout le monde circule librement dans l'espace, et l'animateur donne une émotion. Les

élèves doivent alors incarner cette émotion et adapter leur posture, leur visage, leur démarche à cette émotion.

Traversées dramatiques : variante de l'exercice précédent : la classe se sépare en deux groupes, un de chaque côté de l'espace. Les demi-groupes se placent en file indienne. Le second de la file donne une émotion à voix haute au premier, de chaque côté. Les premiers de file partent ensuite pour se rencontrer au milieu, avec chacun leur émotion. Les regards se croisent, mais sans parole. Puis ils continuent leur chemin jusqu'à l'autre côté. La même émotion ne peut pas être répétée deux fois (ce qui permet d'élargir la palette...)

Laisser parler les corps

On va évoquer des questions de rapport dominant-dominé et de spectateurs. Il semble donc intéressant de voir, dans un premier temps, comment ils ressentent cela dans leur corps. Voici deux petits exercices de statues muettes qui leur permettent de s'exprimer sans devoir parler de leur ressenti.

Le triangle bourreau-victime-spectateur : tout le monde est en cercle. Un élève va spontanément prendre la place de la statue du bourreau (ou dominant). Un deuxième entre en scène et va prendre la position de la victime (ou dominé) du premier. Un troisième vient

se placer où il veut en périphérie pour représenter le spectateur (ou témoin). Puis, le premier retourne dans le cercle et un autre vient prendre sa place de bourreau, dans une position différente, en fonction de ce qu'il sent. Et on remplace l'une après l'autre chaque statue. Aucun commentaire ni jugement pendant l'exercice, tout est ok. Si nécessaire, on peut en reparler après, mais ce n'est pas obligatoire, le but n'est pas ici d'analyser mais bien de ressentir avec son corps dans les différentes positions.

La surenchère de la domination : dans cette variante, l'idée est de former une énorme statue finale incluant tous les élèves et l'animateur/professeur. Un premier vient au centre du cercle pour prendre une position de dominant. Un second vient dominer le dominant. Un troisième vient dominer le dominant du dominant. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le monde soit en position. On peut le faire deux fois avec à chaque fois un élève témoin qui reste en dehors pour prendre une photo du résultat final.

Se positionner sans mots

Enfin, pour commencer à entrer dans une opinion personnelle, mais sans devoir forcément se justifier, on peut tracer une ligne au sol, avec d'un côté, Oui/Pour et de l'autre Non/Contre. L'animateur va ensuite donner une série de phrases, et chaque élève sera invité à se positionner par rapport à cette affirmation : près

de la ligne s'il est plutôt indécis, loin de la ligne d'un côté ou de l'autre si son avis est bien tranché. L'animateur peut demander à certains d'expliquer leur avis s'il sent que le groupe est prêt, mais sinon, il peut simplement laisser les élèves se placer, puis leur donner un moment pour observer la position des autres en répétant l'affirmation, et ensuite lancer une autre phrase. Le but est que chacun se rende compte qu'il a un avis, qu'il peut se positionner face à ces questions, que chacun a une position différente, et que chaque position est valable.

Des exemples de phrases ? *Je me sens parfois seul à l'école. J'ai vécu ou assisté à un cas de harcèlement ou de cyberharcèlement. Une personne qui harcèle, c'est une personne qui est en souffrance. Je pense qu'il faut exclure les harceleurs et les punir. Un témoin est aussi coupable qu'un harceleur. Quand on se moque, parfois, c'est pour rigoler. Je trouve que dans notre classe, il y a beaucoup de moqueries. Pour moi, les remarques misogynes et sexistes, ça devient du harcèlement. Une personne harcelée ne doit pas montrer que ça lui fait mal, parce que ça renforce le harceleur. En tant qu'adolescent, je me sens moins apte à agir contre le harcèlement qu'un adulte. La violence physique est plus dangereuse que la violence psychologique. Parler de mes émotions, c'est facile. Je connais au moins un adulte dans l'école à qui je pourrais tout dire.*

► C'est quoi, le harcèlement ?

Je sais exactement comment ça marche. J'ai vu cent fois des témoignages de ceux à qui c'est arrivé. Si ça se trouve, moi aussi j'ai fait partie de la meute, quelques fois. J'ai bien du liker des commentaires de ce genre, une fois ou deux, ou j'en ai ri. Je sais plus. Quand on voit et qu'on fait rien, c'est parce qu'on sait qu'on peut devenir la cible, sur un mot, sur un geste. Sur un silence. Je ne suis pas une rêveuse, pas une naïve non plus. Je sais qu'à partir de maintenant, je suis morte pour eux et que l'autre vie commence. La vie d'après. Tant mieux.

Le harcèlement, si vous passez vos journées dans une école, vous ne pouvez pas ne pas connaître⁴³. Que cela vous concerne directement ou pas, vous avez tous été en contact avec cette réalité. Une victime, un ou des harceleurs qui s'acharnent sur elle, les autres qui regardent sans rien faire. Certains diront : « C'est comme ça, ça a toujours existé, on ne peut rien y faire ». Nous, on fait le pari que si, justement, on peut y faire, et qu'avant de trouver des solutions, il faut décortiquer le sujet pour bien le comprendre et agir efficacement.

Alors, on s'y attaque, à cette pseudo-fatalité ?

L'être humain, cet animal qui harcèle sans raison

Saviez-vous qu'à l'origine, le mot *harcèlement* était utilisé en éthologie pour décrire un comportement animal : des petites attaques répétitives de petits animaux pour faire fuir un prédateur plus gros. Par exemple, les hirondelles qui volent au-dessus du faucon pèlerin pour lui asséner une série de petits coups de bec sur la tête jusqu'à ce

⁴³ Pour en prendre la mesure début 2021, voici un article intéressant de la RTBF qui accompagne un sujet du JT : https://www.rtbf.be/info/belgique/detail_un-eleve-sur-trois-est-victime-de-harcèlement-en-fédération-wallonie-bruxelles-comment-lutter-contre-ce-phenomene?id=10675369

qu'il déguerpisse. Chez l'être humain, on ne lance pas des petits cailloux à un ours brun ou à un grand requin blanc, non. On n'est pas cruel pour sa survie, non plus. On s'acharne gratuitement sur plus vulnérable que soi, au sein de sa propre espèce ! Pourquoi cette conduite irrationnelle et totalement contre-productive ? Chacun peut avoir son avis sur la question, mais ça n'en reste pas moins une grande interrogation... On y reviendra.

Un méchant dominant qui en remet une couche

On l'a compris, pour qu'il y ait harcèlement, il faut qu'il y ait une répétition d'attaques. Si Michel vous pousse une fois dans le couloir en vous insultant, c'est un gros lourd, mais pas un harceleur. Il faut aussi qu'il existe un rapport de force déséquilibré entre les protagonistes. Si Mélissa et Kimberley se battent trois fois dans la cour pour les beaux yeux de Juliette, c'est certes assez primitif, mais c'est un conflit, pas du harcèlement. Et enfin, il faut qu'on cherche à vous nuire. Votre mère qui, malgré vos supplications, vous appelle sans cesse « mon poussin » devant les copains, ça énerve, mais ce n'est pas non plus du harcèlement. Les experts sont donc globalement d'accord : le harcèlement, c'est une série d'actions qui ont pour intention de nuire à la victime, et pour lesquelles la victime est en position d'infériorité (pour une raison ou une autre).

Certains, comme Bruno Humbeeck, rajoutent un critère qui nous semble très pertinent : il faut qu'il y ait un public pour que ce rapport de domination soit figé. Sans témoins complices, pour lui, l'acte n'a pas la même force, ni la même signification. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Le cyber-eldorado des bourreaux

Mais les bagarres dans la cour, c'était dans le monde d'avant, quand la force physique donnait un avantage clair et efficace. Aujourd'hui, les attaques les plus violentes se déroulent souvent dans un autre espace, celui d'Internet. Ça laisse toujours un privilège aux plus costauds, celui de menacer par messages de venir violer ou casser la gueule à la sortie de l'école. La peur des coups, ça marche bien pour nuire et pour harceler. Mais la toile donne aussi l'occasion à d'autres profils de bourreaux d'émerger. La balèze en informatique qui s'introduit dans l'ordinateur de sa rivale pour lui voler des données personnelles et créer des faux profils pourris d'elle. Le freluquet introverti qui déverse sa merde raciste sous pseudo. L'ex qui balance des vidéos sexy de l'autre sur les réseaux pour se venger. L'autodidacte

en photoshop qui fait tourner des montages bien dégueulasses de l'intello de la classe. La meilleure amie détrônée qui utilise le mot de passe de son ancienne favorite pour pirater son compte Instagram et envoyer des messages sexuels à tous ses contacts. Bref, vous voyez, Internet décuple à l'infini les possibilités de harcèlement...

Internet, qu'est-ce que ça change ?

Alors, loin de nous l'idée de dire que c'est la faute d'Internet, ce géant tentaculaire qui transformerait les individus normaux en monstres décérébrés. Si des violences misogynes, racistes, homophobes, pédophiles, extrémistes existent sur le net, c'est bien parce qu'elles existent dans la société. La toile n'est que le miroir du monde réel, son révélateur. Ceci étant posé, il nous reste à regarder comment, objectivement, les interactions digitales sont différentes des engueulades en présentiel. Et comment ces différences renforcent parfois le cyberharcèlement.

La première différence, et sans doute la plus douloureuse, est l'absence de limite de temps et d'espace. Se faire importuner à l'école, c'est souffrir de 8h à 16h, en semaine. Déjà, c'est très pénible, mais ça laisse des temps de répit, et des espaces de liberté. Se faire harceler sur son téléphone, c'est 24h/24, et ça envahit les moindres recoins de sa vie, y compris le club de sport, les cousins ou le quartier.

Une deuxième différence importante réside dans le fait que le bourreau⁴⁴ est déconnecté de la réalité de la souffrance qu'il inflige. On appelle ça « l'effet cockpit » : l'absence de contact visuel avec la victime et de feedback non verbal fait que le bourreau ne se rend pas compte de l'effet de ce qu'il balance. À moins d'être un psychopathe, un être humain normalement développé peut avoir des pics de méchanceté ou de colère, mais il arrête de faire mal quand il voit l'autre souffrir. Il se rend compte que c'est bon, ça suffit. Derrière un écran, comment voit-on la limite ? Quand sait-on que l'autre est par terre, recroquevillé avec l'envie de disparaître ?

Troisième différence, la possibilité d'anonymat. Toutes celles et ceux qui harcèlent en ligne ne le font pas de manière cachée, mais il faut avouer que le fait qu'on puisse mettre des masques virtuels donne sans doute à certains le courage des lâches. Hop, une insulte par-ci, un commentaire raciste par là, c'est tellement facile quand on n'assume pas... Cela dit, en cas de dépôt de plainte, il est possible de retrouver l'identité

44 On utilise ici le masculin par souci de lisibilité, mais contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, les filles ne sont pas en reste en ce qui concerne le cyberharcèlement scolaire : elles constitueraient un peu moins de la moitié des bourreaux. Comme dans *Queen Kong* d'ailleurs. C'est assez différent en ce qui concerne le cyberharcèlement dans le monde adulte, où les hommes sont vraiment très majoritaires du côté des harceleurs.

de la personne derrière son pseudo⁴⁵, et quand elle se retrouve au tribunal, elle pourra toujours mettre un masque de *Superkéké666*, pas sûr que ça impressionne le juge...

Quatrième effet du côté cyber de la force, c'est qu'au lieu de se faire humilier devant toute la classe ou devant les grilles de l'école à l'heure de pointe, on fait le buzz sur la toile et en moins de 24h, on peut se retrouver avec 10000 vues de sa raie des fesses. Question publicité, Internet, on fait pas mieux. Mais parfois, on s'en passerait, non ?

Et la mémoire d'Internet, on en parle ? Cinquième point, et pas des moindres, Internet n'oublie rien. D'ailleurs, ce n'est même pas nécessaire de répéter le coup de la vidéo pourrie, car elle est en ligne pour toujours, et donc potentiellement répétée à l'infini, sans que le harceleur n'ait plus rien à faire ! Alors c'est vrai que dans le cadre d'une condamnation judiciaire, on peut demander un effacement, mais c'est très difficile d'éradiquer toutes les copies en ligne. Dès lors, comment vivre en paix en sachant qu'une vidéo humiliante de soi peut refaire surface à n'importe quel moment : quand vous cherchez un emploi, quand vous rencontrez quelqu'un...

Les saisons du harcèlement

Bruno Humbeeck, psychopédagogue⁴⁶, nous explique ce qu'il observe dans les écoles depuis des années, et qui d'ailleurs s'apparente à ce qu'on peut observer dans les télé-réalités où des gens sont enfermés ensemble : il y a des saisons dans le harcèlement. En septembre dans les écoles, c'est la basse saison : c'est ce qu'on appelle l'euphorie communautaire. On se retrouve, on est content d'être ensemble. Puis en octobre, novembre, décembre, les groupes se forment, et pour se former, ils doivent en rejeter certains individus. Quel que soit le critère de différence mis en avant, on commence à voir les boucs-émissaires se faire exclure. La pute mais aussi le roux, la grosse, le mal habillé, la première de classe... C'est commun à tous les groupes humains (ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut rien y faire). Puis à partir de janvier, c'est la haute saison du harcèlement. Les groupes se figent avec ces exclus, et la violence contre eux va commencer à monter. Pour redescendre après Pâques, car les groupes finissent par exploser. Et en septembre, ça recommence...

On pourrait alors se dire : c'est naturel, pourquoi ne pas laisser faire, puisque de toute façon ça finit par retomber ? Oui, ça retombe, mais jamais à zéro, puis c'est comme être pris dans des rouleaux de vagues

trop fortes : certes, on a un répit entre deux vagues, mais après s'en être pris plusieurs sur la tronche, on finit par être épuisé, et si personne ne vient nous aider, on coule. Donc, ne laissons pas faire. Puis, on ose croire que l'être humain se place un peu plus haut qu'un gros tas de gouttes d'eau salée rempli de plancton, question intelligence collective...

« T'as pas d'humour, toi ! »

Reste une question cruciale : quelle est la différence entre humour et moquerie ? Est-ce qu'on n'a pas d'humour quand le petit surnom désagréable, ça ne nous fait pas rire ? Où est la limite ? En fait, à bien y regarder, ce n'est pas l'émetteur qui va définir la limite entre les deux, mais le récepteur : ça dépend de l'émotion vécue par celui qui reçoit les mots. Si l'autre se sent triste, heurté, en colère, dévalorisé, dénigré ou rejeté par la remarque, c'est que ce n'était pas drôle, c'est de la moquerie. Si l'autre est notre meilleur ami, qu'il sait que ce n'est qu'une blague et qu'il en rit de bon cœur, c'est de l'humour. Et si tout le monde rit sauf la personne à qui était adressée la blague, là vous pouvez en être sûr : ce n'est pas qu'elle n'a pas d'humour, c'est que c'est une moquerie blessante. Au final, ce n'est pas très compliqué, si vous suivez bien : il suffit de regarder le visage de l'autre pour avoir la réponse à la question.

Le harcelé, un faible ?

Relevons enfin un point intéressant. Souvent, on pense que la victime de harcèlement scolaire est une personne faible, pas capable de se défendre, ou avec de si gros défauts qu'on ne peut que se moquer. Mais en fait, la jouissance du harceleur est bien plus grande quand il démolit quelqu'un qui est supérieur que quand il démolit une pauvre petite chose, car alors c'est trop facile ! Le harceleur domine sur un aspect, certes, et c'est ce qui lui donne du pouvoir. La force physique, la beauté plastique, les compétences informatiques, ou encore une certaine popularité auprès du groupe. Mais souvent, on voit que le harcelé est supérieur au harceleur à plein d'autres niveaux...

Si on reprend l'histoire de *Queen Kong*, on voit cette idée à l'oeuvre d'ailleurs : la narratrice est loin d'être une jeune fille en fleur sans défense. Au contraire, elle plaît plutôt aux garçons, elle est aimée de sa famille, elle est intégrée dans un groupe de copains qui partent même en camping ensemble. Pas exactement le profil d'une victime. Et comme par hasard, ses harceleurs sont ses ex et ses copines qui n'ont pas la même liberté d'être. Alors, un petit complexe d'infériorité mal placé, peut-être ?

45 Par exemple, une vidéo de viol supposé a été postée sur Facebook, et un internaute qui l'a vue a appelé la police, qui a réussi à retrouver en peu de temps l'auteur de la vidéo, ainsi que son adresse. Des policiers se sont directement rendus à son domicile, et ils y ont retrouvé le gars et un copain, ainsi que la victime de 18 ans, en état de choc. Tout cela avant même que Facebook ne daigne retirer la vidéo, qui avait pourtant été signalée plusieurs fois. https://www.lexpress.fr/actualite/societe/video-de-viol-colere-contre-facebook_1750263.html

46 Pour en savoir plus, plongez dans son livre passionnant *Pour en finir avec le harcèlement*, ou venez l'écouter en parler ici par exemple : <https://www.youtube.com/watch?v=-PmDspl5s3w>

Jean-Claude Maes⁴⁷, de l'ASBL Prefer, n'hésite pas à dire : « *Ce qui caractérise les harcelés, ce sont leurs qualités. Ce sont des gens qui peuvent s'engager dans un lien, s'investir, qui sont capables de générosité, qui ont des idéaux... Souvent, on conseille aux parents de*

changer leur ado d'école, mais c'est très dur, ça lui donne l'impression que c'est lui qui est problématique⁴⁸. C'est le harceleur qu'on devrait exclure. »

47 Jean-Claude Maes est fondateur de l'ASBL Prefer (Prévention, Recherche et Formation : Emprise et Résilience), et donne notamment son avis sur les harceleurs à Bruxelles J : <https://www.bruxelles-j.be/actu/dossier-special/lavis-du-psy-souvent-le-harceleur-est-persuade-quil-est-harcele-lui-meme-jean-claude-maes-prefer-asbl/>

48 Si quelqu'un autour de vous pense à changer son enfant d'école à cause de harcèlement, voici un article d'analyse de l'Union des Associations de Parents de l'Enseignement Catholique qui permet de réfléchir de manière plus

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Virtuelle, la violence ?

Une petite vidéo d'introduction de 2'30 sur la chaîne Youtube de France Inter, *Les Clés du Numérique : Cyberharcèlement, rien de virtuel*, qu'on peut par exemple demander aux élèves de regarder à la maison et d'en extraire les concepts-clés : https://www.youtube.com/watch?v=O_ys1Up6Y_8

La violence n'est pas une fatalité

Parce que le cyberharcèlement est tout d'abord une violence, on peut se poser la question de comment l'éradiquer. Bien sûr, c'est facile de pointer les coupables à l'extérieur de soi : le monde est rempli de raisons d'être en colère, et rempli de gens qui, malheureusement, ne sont pas d'accord avec nous. Pourtant, le fait de passer de la colère à la violence, ça reste un choix. Un choix sur lequel on a du pouvoir, et qui a des conséquences.

Pour aborder de manière détendue, drôle et pourtant bien documentée la question de la violence, on vous propose cette petite vidéo de 6' sur la chaîne Youtube *Et tout le monde s'en fout (#21, La violence)*. https://www.youtube.com/watch?v=wwvuVrt_XuE&list=PLvbyATDLjJCmf45ji-ZAk2MfsT94uZ2Cy&index=1

Elle peut être une porte d'entrée pour des questions à discuter en petits groupes puis avec toute la classe.

- Dans quelles situations est-ce que j'ai moi-même envie d'être violent ?
- Qu'est-ce qui me retient, ou au contraire, qu'est-ce qui me fait passer à l'acte (faire un sale commentaire, insulter, menacer, frapper...) ?
- Est-ce que ça change quelque chose pour moi lorsque les violences ont lieu sur internet ?

Pour mieux comprendre les mécanismes de la violence telle qu'elle naît en chacun d'eux, on pourrait approfondir cette discussion initiale par un exercice d'auto-observation. Pendant une semaine, on demande aux élèves de tenir un journal de bord de leur violence intérieure. Ce journal se présenterait en tableau, que l'élève est invité à remplir tous les jours, avec les moments où il sent qu'il aurait envie d'être violent. Voici une proposition de colonnes : Moment de la journée / Situation problématique en quelques phrases / Émotion ressentie (frustration, colère, énervement, haine, dégoût...) / Besoin non satisfait derrière cette émotion (besoin de reconnaissance, de tranquillité, de respect, d'affection, d'estime, de compréhension, d'amour...)/ Action choisie face à cette émotion / Résultat de l'action et ressenti / Et si c'était à refaire ?

Ces observations intimes ne sont pas destinées à être partagées, mais par contre il est intéressant de demander aux élèves de rédiger un texte d'une page qui analyse leur tableau et en tire des conclusions par rapport à leur propre fonctionnement. Et à partir de cela, d'en reparler en groupe.

Je suis témoin, qu'est-ce que je peux faire ?

On l'a vu, les spectateurs ne sortent pas non plus indemnes des situations de harcèlement, qui mêlent aujourd'hui souvent vie numérique et vie réelle. Pourtant, ils pourraient jouer un rôle clé dans la lutte contre le harcèlement justement. Pour en parler, on vous propose de partir du vécu des élèves, et de l'enrichir avec quelques situations supplémentaires.

Dans un premier temps, on demande donc aux élèves d'écrire anonymement une ou plusieurs situations où ils ont été spectateurs de harcèlement qui implique des nouvelles technologies (ou qu'un ami leur aurait

raconté). Le professeur collecte les situations, et les transforme en cartes-situations facilement compréhensibles pour tous.

Dans un deuxième temps, le professeur forme des groupes et distribue une situation à chaque groupe, qui est invité à en faire une saynète réaliste. Une variante serait d'en faire un jeu de rôle improvisé.

Dans un troisième temps, les saynètes ou improvisations sont jouées par les élèves. On demande à chacun de dire comment il se sent dans ce rôle. Et on demande ensuite à tout le groupe ce qu'auraient pu faire les témoins, et comment ils auraient pu jouer un rôle positif.

Cela prendra déjà un certain temps de jouer les saynètes, et toutes les propositions de situations ne seront pas mises en scène, mais une fois que tous les groupes sont passés une fois, on peut débattre des situations restantes à l'oral, en petits groupes ou avec toute la classe, avec toujours l'idée de dégager des attitudes positives des témoins qui peuvent être une solution, et plus une partie du problème.

Quelques exemples de situations :

- A, B, C et D discutent sur un banc. A se vante de harceler X, parce qu'il est homosexuel. Les autres rigolent. A essaie de convaincre ses copains de l'aider à « faire craquer ce pédé ».

- X prend sa douche après la piscine. A le/la filme discrètement, sous le regard de B, C et D.

- B, C et D, ainsi que toute la classe, reçoivent un e-mail de X qui les insulte et les menace. B va directement en parler de manière énervée à X, qui dit que ce n'est pas lui/elle qui a envoyé ces messages, mais que son compte a été piraté. X pense que c'est A qui a fait le coup, car ils/elles sont en dispute depuis un moment.

- A s'est fait larguer par B. Mais A a encore sur son GSM des photos de nu de B. A est très en colère, dégoûté(e), triste. Un soir de déprime, A envoie une photo de nu de B à ses potes C, D et E, avec le message « Je vais balancer ça sur Snapchat, B va en chier ».

En chemin vers l'empathie...

En guise de conclusion et pour élargir le débat, on a envie de vous proposer un exercice d'empathie par rapport à toutes les étiquettes, les stigmates qui peuvent devenir la cause de harcèlement dans les groupes. Stigmatiser, c'est quoi ? Non, on ne vous parle pas de Jésus Christ, quoique... Ses stigmates, ce sont bien des marques durables et visibles de son passé de criminel crucifié. Quand on stigmatise, c'est qu'on voit des marques de quelque chose sur l'autre, qu'on associe à des caractéristiques intrinsèques. Et ça peut englober beaucoup de choses, dans tous les sens... Pour s'en convaincre, organisez un brainstorming

en demandant aux élèves de nommer un maximum de stigmates, ou d'étiquettes, qu'ils pourraient voir chez les autres, ou qui leur ont déjà été attribués.

Dans un second temps, on peut les regrouper par catégories, et voir si on en a oublié : origine culturelle, origine sociale, lieu de vie, niveau économique de la famille, apparence physique, handicap, santé, résultats scolaires, goûts personnels (vêtements, musique...), identité des parents, religion, orientation ou pratique sexuelle, identité de genre (transgenre), habitudes (fumer ou pas, boire de l'alcool ou pas...), accent, opinion politique, comportement, etc...

À ce stade, c'est intéressant de réfléchir avec eux à la question de la norme, ou de la normalité. Quel est le niveau scolaire « normal » qui ne sera ni stigmatisé pour être « intello » ni « gros nul » ? Quelle est la taille « normale » ? La manière de s'habiller « normale » ? L'activité sexuelle « normale », pour un mec, pour une fille ? L'origine sociale « normale » ? Est-ce la même dans chaque école ? Quels sont les goûts musicaux « normaux », et qu'y a-t-il de dérangeant à aimer autre chose ? Est-ce pertinent de juger un être humain complexe avec des courbes statistiques ?

Dans un deuxième temps, il semble utile de faire un travail sur les émotions liées à ces stigmates. On demande aux élèves de fermer les yeux et d'imaginer leur matin habituel. On les laisse s'immerger, puis on leur dit qu'ils voient sur un mur, ou sur leurs réseaux sociaux, leur prénom et leur nom de famille tagués, avec des mots qui blessent juste là où ça fait mal pour eux, que ce soit une injure ou simplement une étiquette, sur eux ou sur leurs parents (fils de...). D'autres la voient aussi et réagissent, likent, commentent. Quand les élèves rouvrent les yeux, on les invite à écrire directement les émotions qu'ils ressentent, et s'ils le souhaitent, à les partager, en les aidant à préciser : la colère, la confusion, la honte, l'embarras, la frustration, l'irritation, l'anxiété, le choc, l'agressivité, la tristesse, la rage, l'anéantissement...

Enfin, dans un troisième temps, on choisit collectivement trois ou quatre étiquettes ou stigmates qui feront l'objet d'un approfondissement, et qu'on écrit chacun sur une feuille A4. Un volontaire s'empare d'une feuille, devient le personnage qui porte cette étiquette, et se met au centre. Les autres commencent par circuler sans parler autour de lui, en utilisant le non verbal. Puis ils s'immobilisent, et lui disent : ce qu'ils pensent de lui à première vue, ce qu'ils croient savoir sur lui, et ce qu'ils ressentent face à lui. Le professeur veille à ce que chacun s'exprime au moins une fois, et peut noter au tableau les éléments si nécessaire. Ensuite, la parole est au personnage stigmatisé : comment se sent-il en entendant ce qu'on pense de lui ? Qu'est-ce qu'il aurait tendance à penser ou à faire dans cette

situation ? De quoi aurait-il besoin ? Qu'est-ce qu'il va finalement décider de dire ou de faire ? À nouveau, on peut noter au tableau si ça aide à la compréhension. Et pour finir, on se demande comment aider l'autre quand on est témoin d'une scène où il se fait harceler à cause de cette étiquette. Quelles pourraient être les réactions justes et dignes qui soutiennent l'autre ?

Cette exercice permet, on le devine, d'augmenter l'empathie et la compréhension profonde des réactions de l'autre. Une discussion pourra alors venir clore l'activité : à quoi ça sert, l'empathie ? Qu'est-ce que ça change pour moi de développer de l'empathie ? Pour la classe ? Pour le monde ?

► La culture du viol et le slut-shaming

Mais en fait, la vérité c'est que Rhada est un mec qui poste un gif de truie affublée d'un string. Ce genre de mec qui rit devant une bête effrayée qui s'enfuit dans un chemin boueux. Une bête qui est censée me représenter. Et oui, je veux bien m'identifier à elle. Parce qu'elle court, parce qu'elle proteste, et qu'elle trace sa route en nous montrant son cul. L'air de dire Je vous emmerde. Et parce que je sais bien quel est le projet. Transformer ma liberté en crasse. Transformer ma quête de plaisir en saleté. Mais moi je sais. Je sais qui je suis.

Si on explore ce terrain-là, impossible de ne pas dire un mot de la manière dont on regarde les filles trop libres, et pour être clair, de la culture du viol en général. Ah, tout de suite les grands mots ! Justement, démystifions un peu ce concept qui semble faire de tous les hommes des violeurs, car rien ne pourrait être plus éloigné de ce qui est dénoncé par ces mots.

Quand on entend « viol », on imagine une pénétration, dans l'espace public, par un inconnu masculin armé, plus fort physiquement que sa victime, qui elle, crie et se débat. En voilà un beau, de stéréotype. Et tellement faux. La majorité des violences sexuelles sont commises par une personne proche de la victime, sans violence physique. Et ce stéréotype disqualifie du coup tous les autres cas de figure, qui ne seraient « pas vraiment des viols » : une fellation forcée, un doigt dans le vagin, un rapport sexuel forcé entre mari et femme, une femme en position inférieure qui est menacée de perdre son job si elle dit non, un objet introduit dans l'anus d'un mec qui n'en a pas envie à ce moment-là... Donc, première mise au point : le viol, c'est tout ça aussi. C'est toute interaction sexuelle non consentie librement par les deux partenaires⁴⁹.

Et la culture du viol alors ? L'idée, c'est que dans notre société, avec nos valeurs, nos traditions et nos croyances, on minimise les violences sexuelles. Comment ? En disant que la victime l'a quand même un peu cherché, par exemple. En 2016, 4 Français sur 10 pensent encore que si la victime avait une attitude

provocante ou une tenue trop sexy, la responsabilité du violeur est atténuée. Un sur cinq pense qu'une femme qui dit « non » veut quand même souvent dire « oui ». Un tiers des 18-25 ans estime que les femmes peuvent prendre du plaisir à être forcées lors d'une relation sexuelle⁵⁰. Sérieux, les gars ? C'est ce qu'on appelle le renversement de la culpabilité. Elle avait bu ? Elle a flirté avec le mec avant puis l'a suivi chez lui ? Elle couche avec plein de mecs d'habitude ? Franchement, c'est un peu de sa faute si le mec lui saute dessus après, non ?

Revenons à notre question de départ : est-ce que la culture du viol, ça veut dire que tous les hommes sont des violeurs potentiels ? Non, évidemment que non. Cela veut dire que nous vivons dans une culture où les hommes (et les femmes aussi d'ailleurs) ont intégré que toute une gamme de comportements sexuels agressifs étaient acceptables, voire désirables. Avec tout un tas de présupposés. Les hommes ont plus de libido que les femmes, c'est normal qu'ils doivent l'exprimer. Toutes les filles aiment bien être plaquées au mur pour être embrassées sauvagement. Si une femme s'habille sexy, c'est pour exciter les hommes, pas parce qu'elle aime bien ces vêtements-là. Une fille bourrée, on peut se la faire. Une fille qui dort adore être réveillée par une pénétration en douceur. Une femme a un devoir conjugal envers son mari, elle ne peut pas lui refuser trop longtemps de coucher avec lui. Un homme ne peut pas être violé par une femme. Une fille ne devrait pas sortir toute seule le soir. Mettre la

49 Notons que la loi française mentionne une pénétration pour que le viol soit reconnu comme tel, alors que par exemple au Canada, le terme viol a été remplacé par « agression sexuelle » dans la loi, ce qui permet d'inclure nombre d'autres gestes traumatisants pour la victime, même s'il n'y a pas eu de pénétration.

50 Voir à ce sujet le sondage ISPOS édifiant de 2016 : <https://www.france24.com/fr/20160302-sondage-ipsos-stereotypes-viol-violences-sexuelles-france>

main aux fesses, c'est flatteur et rigolo. La séduction consiste pour l'homme à faire passer la femme de « non » à « oui » en insistant autant que nécessaire. Si la fille ne crie pas, c'est qu'elle est d'accord. J'en passe et des meilleures.

Conséquence de ces présupposés ? Les victimes de viol ne portent pas plainte car encore trop souvent, au commissariat, on leur pose des questions qui n'ont rien à voir avec les faits : qu'est-ce qu'elle portait ? Est-ce qu'elle avait bu ? Est-ce qu'elle l'a suivi de son plein gré ? Est-ce qu'elle a accepté de l'embrasser mais qu'elle a refusé d'aller plus loin ? Pour au final, lui faire comprendre qu'elle l'avait quand même un peu cherché, car le mec n'a pas non plus mis un revolver sur sa tempe alors qu'elle faisait son jogging en vieux training informe. Du coup, les femmes se taisent. Ou pire, acceptent que c'était de leur faute. Les statistiques parlent de 46%⁵¹ des femmes victimes au moins une fois dans leur vie de harcèlement ou d'agression sexuelle. Une sur deux. Alors, à votre avis, combien de femmes autour de vous la ferment pour ne pas se faire humilier une deuxième fois en n'étant pas prise au sérieux ?

Mais que faire pour changer une culture bien ancrée dans les mentalités ? Déjà, on commence par se regarder soi-même. Et s'assurer qu'on a toujours le consentement libre de l'autre en face. La personne n'est ni défoncée, ni endormie, ni en position de faiblesse, et quand on demande si elle est partante, elle répond oui. Puis on peut aussi intervenir quand on est témoin de trucs chelous dans la rue, dans le métro, dans un coin de la cour, dans la bouche d'un ou d'une pote. Car oui, on entend aussi des filles dire que celle-ci s'habille comme une pute (sous-entendu on peut la baiser quand on veut) ou que celle-là, faudra pas s'étonner s'il lui arrive un truc un jour, vu comme elle enchaîne les mecs. Qu'elle a couché sans même être amoureuse, cette salope (sous-entendu : moi je n'en suis pas une, puisque je dénonce). Ça s'appelle le *slut shaming* (la honte aux putes), c'est ce qui est arrivé à la narratrice de *Queen Kong*, et c'est tout pourri.

Piqûre de rappel : le consentement, ce n'est pas que pour les saintes nitouches. Le consentement, c'est aussi pour les filles qui hésitent, pour les filles qui aiment leur mec, pour les exploratrices dévergondées. Et c'est aussi pour les mecs d'ailleurs, qui, contrairement au mythe, n'ont pas toujours envie. Ce n'est pas parce qu'on aime flirter qu'on a envie de le faire tout le temps, avec n'importe qui. Ce n'est pas parce qu'on a aimé embrasser qu'on a envie de se laisser pénétrer. Ce n'est pas parce qu'on met un décolleté et une mini-jupe qu'on a envie de baiser. Laisser courir des propos qui entretiennent cette culture du viol, c'est déjà cautionner. Alors on ne laisse pas dire n'importe quoi, ok ?

Un dernier petit mot, encore, petit mais puissant : sororité. Ça vous dit quelque chose ? Fraternité, vous voyez ? On se serre les coudes, parce qu'on est tous frères. Sororité, c'est la version féminine du concept. Entre femmes, on ne balance pas les unes contre les autres. On ne juge pas ses sœurs, on les soutient, même si elles font des choix différents des nôtres. Parce que la compétition, c'est encore et toujours le patriarcat. La compétition pour être la plus respectable tout en étant sexy, la plus performante au boulot tout en restant disponible pour sa famille, la plus douce, ferme, efficace, bonne au lit. Bref. Vous avez compris quoi. Être femme, c'est déjà pas simple en soi, avec toutes ces injonctions paradoxales, alors on pourrait pas se lâcher la grappe entre nous, un peu ? Et se réjouir que chacune ait sa place, avec qui elle est, différente ou semblable aux autres ? Et puis d'abord, ça plaît à qui, cette compétition permanente, cette pression pour être au top, tous genres confondus ? Ça rend qui heureux à long terme ? Ça vous dirait pas qu'on arrête et qu'on se repose un peu, entre frères et sœurs ? Vous avez des idées, vous, de comment on pourrait faire pour commencer ?

51 Selon les chiffres de 2020 fournis par Amnesty International Belgique

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Nous les femmes, misogynes ?

Et si les filles aussi avaient intégré sans le savoir la culture misogyne ambiante et qu'elles participaient à créer ce climat étouffant et jugeant propice au harcèlement ? Envie de faire le test pour vous-mêmes ? Allez donc jeter un œil sur cet article de Natalya Lobavana autour des 23 manières dont on pourrait bien être malgré nous complices de misogynie... <https://www.buzzfeed.com/fr/natalyalobanova/23-manieres-dont-vous-avez-peut-etre-interiorise-la#.ma6gNYyPG>

Et les salopes, on en parle ?

On l'a mentionné dans les ravages de la culture du viol : le slut shaming, autrement dit, la honte aux salopes.

Pas facile d'aborder le sujet en frontal ? Refilez la patate chaude à Maud et Juliette, de la chaîne *Parlons peu, mais parlons* ! Non seulement elles vous feront rire, mais en plus vous en sortirez plus outillés pour lancer un petit débat... <https://www.youtube.com/watch?v=o8geoCmDjF4>

Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça changerait dans l'ambiance de la classe, de l'école, du monde, si on appliquait ce principe de parole impeccable ? Un petit défi, une journée sans gossip ni insulte, ça vous dit ? Et pourquoi pas lancer la « Journée de la parole impeccable » à l'école, pour au moins prendre conscience de la tonne de conneries qu'on peut balancer en 24H si on ne fait pas gaffe...

« Tu peux te trouver un blase si tu veux rester c'est mieux ».

Un blase? Un autre blase que celui qui m'a amenée là. Un blase pour oublier ce que Vince m'a craché à la gueule et qu'on ne dit pas ici. Un blase pour faire taire ce gong qui me répète que j'en suis une. Une pure. Une vraie. Une grosse. Une sacrée.

Oui je suis une pure. Comme les guerrières.

Oui je suis une vraie. Une qui triche pas.

Oui je suis une grosse. Une qu'à pas l'intention de se faire toute petite

Et je suis une sacrée s'il faut. Parce que je suis une reine, en vrai. Parce que j'ai grimpé cette tour. (...) Parce que j'ai plus de forces qu'une gorille géante que les balles n'abattent pas.

Une femelle. Animale. Géante. Invincible.

Queen Kong, je dis, Queen Kong : c'est ça mon blase.

6 / Biographies

Emilie Eechaute, jeune comédienne et metteuse en scène belge, est diplômée de l'IAD en 2022.



Elle se démarque de sa promotion en tant qu'interprète-lauréate du Prix PlayRight+. Sa recherche de fin de master met en lumière l'invisibilisation des femmes créatrices à travers la série de podcasts **Les Poétesses Oubliées de l'Histoire**, récompensée par la plus grande distinction et le Prix Philippe Maystadt pour l'enseignement de demain. Elle débute en tant qu'interprète dans des mises en scènes de Philippe Derlet, Enea Davia et Muriel Clairembourg et réalise sa première création en tant que metteuse en scène avec **Mind** (2020). Emilie s'investit également dans la première création du Petit Théâtre de Verdure en tant que conteuse et marionnettiste pour le **Petit Chaperon Rouge** (2021). Passionnée de couture, elle gère sa propre boutique *Milou* et conçoit des costumes originaux pour ses personnages. Elle se voit offrir une opportunité par le metteur en scène Georges Lini pour un solo engagé et éco-féministe au Théâtre de Poche, **Queen Kong** (2023), avec la Compagnie Belle de Nuit. Elle fonde la Compagnie Bilitis (2023) avec Corentin Delpierre, où ils alternent des créations de danse contemporaine et de théâtre dont **Balcon** (2023) et les **Chansons de Bilitis** (2024). Emilie s'implique également dans la pédagogie en créant des espaces de recherche, d'exploration et d'apprentissage, avec un intérêt particulier pour le travail intergénérationnel. Elle collabore avec de nombreuses organisations et participe entre-autres au projet **Dance Dance Dance** initié par Labolobo pour apporter la danse dans les maisons de repos à Bruxelles.

Georges Lini, directeur artistique et metteur en scène de la Compagnie Belle de Nuit est sorti du Conservatoire de Bruxelles en 1999.



En 2004 il fonde le ZUT (Zone Urbaine Théâtre) qu'il dirigera jusqu'en 2008. Il fait ses premières armes en tant qu'acteur au Théâtre de Poche dans **Bent**, **Trainspotting**, **Le Colonel-Oiseau** et le **Père des anges**.

Il se tourne rapidement vers la mise en scène avec quelques créations marquantes pour sa compagnie comme **Incendies** de Wajdi Mouawad (Prix du meilleur spectacle), **La cuisine d'Elvis** de Lee Hall (Prix de la mise en scène), **L'Ouest solitaire** de Martin MacDonagh, **Britannicus** de Racine, **Marcia Hesse** et **Lisbeths** de Fabrice Melquiot, **L'entrée du Christ à Bruxelles** de Dimitri Verhulst, **La profondeur des forêts** de Stanislas Cotton, **Un conte d'hiver** de Shakespeare, **Un tailleur pour dames** de Feydeau, **Caligula** de Camus, la **Villa Dolorosa** de Rebekka Kricheldorf, la **Vraie Vie** d'Adeline Dieudonné, **Iphigénie à Splott** de Gary Owen, **Ivanov** d'Anton Tchekhov, la **Sœur de Jesus-Christ** d'Oscar de Summa.

7 / Pistes pour prolonger la réflexion

Essais

– *Reclaim, recueil de textes écoféministes*, par la philosophe française Emilie Hache (Éditions Cambourakis, 2016). Offrant un partage de poésie, de textes théoriques et de témoignages de vie, l'auteure nous propose de nous réapproprier notre passé, notre corps et notre relation à l'environnement, pour trouver une nouvelle manière d'habiter le monde. Chaudement recommandé !

– *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes*. Ouvrage collectif de (Éditions du Remue-Ménage, 2017). Les 6 autrices de ce recueil réfléchissent à la décentralisation du pouvoir, à la décolonisation, aux droits des animaux, à la crise de la reproduction, aux grands projets d'exploitation des ressources, au retour à la terre, à la financiarisation du vivant, à la justice entre générations. Toutes sont engagées sur plusieurs fronts pour freiner la destruction du monde.

– *King Kong théorie*, de Virginie Despentes, évidemment (Poche, 2007). Le classique, cinglant et incontournable, si vous ne l'avez pas encore lu ou fait lire à d'autres, ça pourrait bien être le moment...

– *Jouissance club, une cartographie du plaisir*, de Jüne Plã (Marabout, 2020). L'autrice dessine pour nous tout ce qui peut donner du plaisir intime en dehors de la pénétration, toutes orientations sexuelles confondues, de manière décomplexée, jubilatoire et bienveillante. Spoiler alerte : ça fait du bien ! À laisser traîner dans toutes les bibliothèques, surtout s'il y a des ados dans la place...

– *Corps, amour, sexualité, les 120 questions que vos enfants vont vous poser*, par Charline Vermont (Albin Michel, 2022). Cette sexologue, avec son compte Instagram *Orgasme et moi*, nous offre ici un guide pour ouvrir un espace de parole safe et apporter des réponses justes, actuelles et à la portée des enfants et ados.

– *La chair est triste hélas*, d'Ovidie (Éditions Juliard, 2023). Comme son titre l'indique, cet essai autobiographique n'est ni joyeux ni optimiste, c'est une grosse claque de colère et de dégoût des relations hétérosexuelles. L'autrice y explique ses raisons de renoncer au sexe avec pénétration. Son témoignage n'en reste pas moins nécessaire pour repenser nos relations intimes, et prendre conscience de leur dimension politique.

Romans

– On ne peut que vous recommander tous les petits romans plutôt grands ados (mais pas que) des éditions L'Ardeur, dont la devise est *lire, oser, fantasmer*, et dont

on trouve quelques extraits à la fin du livre *Queen Kong*.

– *Le Roi-Nu-Pieds*, de François d'Epenoux (Éditions Anne Carrière, 2023). Niels, 25 ans, habite depuis des années dans une cabane d'une ZAD. Lors d'une réunion de famille, il se fait chasser de la maison par son père. Mais lorsque ce dernier perd son emploi, il va retrouver le seul qui ne le jugera pas : ce fils Robinson moderne. A travers leur relation, on explore la transition écologique, la société consumériste, le besoin de se recentrer sur l'essentiel.

– *Moxie*, de Jennifer Mathieu et Anath Riveline (Milan, 2019). Vivian est une ado normale, discrète, qui n'aime pas se faire remarquer. Pourtant, elle en a marre des remarques sexistes, de l'équipe de foot qui se croit tout permis, des profs qui ferment les yeux sur les inégalités. Alors elle va commencer à se battre pour que ça change.

Bandes dessinées

– *Libres ! Manifeste pour s'affranchir des diktats sexuels*, par Ovidie et Diglee (Delcourt, 2017). Un livre drôle, déculpabilisant et décomplexant, à l'heure où le sexe est omniprésent avec ses images toutes lisses et stéréotypées. Et si on se foutait un peu la paix, les mecs et les filles, avec cette pression mise sur nos vies sexuelles ?

– *Tu n'es pas obligée*, de Ovidie et Diglee, encore elles (Ville brûlée, 2022). Voici un essai illustré à destination des ados qui nous réjouit : non, on n'est pas obligé de s'épiler, de se maquiller, de s'habiller d'une certaine manière, de faire l'amour, d'aller jusqu'au bout... (mais si on aime bien, on peut!) Les autrices déconstruisent les injonctions de la société envers les filles et leur rappellent qu'elles ont le droit de dire non, de changer d'avis, de faire ce qu'elles veulent en fait. Une super lecture pour les adolescentes, mais aussi pour les mecs, les non binaires, les mamans, les mamies, les voisines et toutes celles qui veulent se sentir plus libres !

– *Les crocodiles*, de Thomas Mathieu (Le Lombard, tome 1 en 2014, tome 2 avec Juliette Boutant en 2019). Un classique mais tellement utile. L'auteur illustre des témoignages de femmes liés aux problématiques comme le harcèlement de rue, le machisme, le sexisme ordinaires, le «slut-shaming» et le «privilege masculin». Le projet est à découvrir absolument ici : <https://projetcrocodiles.tumblr.com/>

– *La recomposition des mondes*, d'Alessandro Pignocci (Seuil, 2019). Cet anthropologue dessinateur, ancien chercheur en sciences cognitives et psychologie, mène une enquête passionnante sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes après que le projet d'aéroport ait

été abandonné. C'est magnifique, sensible, poétique et passionnant, comme tous ses bouquins.

– *Bagarre érotique, récits d'une travailleuse du sexe*, par Klou (Éditions Anne Carrière, 2022). Un roman graphique incontournable sur le sujet des putes, les vraies, dans lequel l'autrice nous livre son vécu, ses expériences et sa réflexion sur la société qui la stigmatise.

– *Antigone*, de Jop (Goater, 2019). Inspirée de la pièce célèbre, cette BD nous donne à voir une rebelle moderne, autour d'une ZAD et de migrants, qui lutte et interroge notre relation au pouvoir, avec aussi toute la fragilité de son adolescence.

Podcasts

– *Un podcast à soi, n°18 : Sexualité des femmes, la révolution du plaisir*, par Charlotte Bienaimé. La documentaliste féministe part d'un moment d'introspection pour aller fouiller la question du plaisir féminin, en recueillant la parole d'expertes, en nous offrant des extraits de livres, des rencontres et des réflexions personnelles. Tous ses podcasts passionnants sont à retrouver sur Arte Radio.

– *Les couilles sur la table #64. Le patriarcat contre la planète*. Excellent podcast de Victoire Tuillon (Binge audio) autour des masculinités, dont cet épisode tape en plein dans le sujet de l'écoféminisme, en une heure (Binge Audio)

– *Le cœur sur la table* (Binge Audio), autre super podcast de Victoire Tuillon qui aborde en profondeur à chaque fois un aspect de la vie amoureuse moderne. On vous conseille notamment l'épilogue, intitulé *La révolution romantique n'est pas un diner de gala*.

– *Yesss !* Ce podcast d'empowerment féminin nous offre un épisode #7 qui, au travers d'une discussion informelle entre filles, va vous donner la force et la liberté sexuelle de notre narratrice : ça s'appelle *Warriors pendant le sexe !*

– *La poudre*, podcast de la journaliste Lauren Bastide

– *Entre nos lèvres* : à travers des portraits intimes de femmes (surtout) et d'hommes (aussi), *Entre nos lèvres* raconte les vraies histoires, dénonce les normes, rappelle nos différences, nos libertés, et ouvre le dialogue sur des tabous qui ne devraient pas en être.

– *Moules frites*, chaîne de podcasts de l'ASBL O'Yes, qui offre plusieurs chouettes séries de podcasts faits par et pour des jeunes, dont notamment la série « La première fois » qui donne la parole sur la première galère au lit, la première rupture, le premier orgasme... et « Faut qu'on parle » qui est plutôt une conversation entre jeunes sur un sujet précis lié à la sexualité. Glissez au moins le nom de la chaîne à vos jeunes...

– *LSD, La Série Documentaire : Génération ZAD*,

podcast d'Alain Lewkowicz sur France Culture. Quatre épisodes pour faire un bon tour de la question.

Films et vidéos

– *Libres !*, la série de mini animations d'Ovidie et Sophie-Marie Larrouy, sur Arte, est à mettre sous tous les yeux ! Très clair, droit au but sans être vulgaire, sourcé, chaque épisode de 4 minutes est une pépite.

– *#salepute*, c'est un documentaire belge costaud réalisé en 2021 par Myriam Leroy et Florence Hainaut, deux journalistes qui ont subi des cyberviolences, comme 73% de femmes dans le monde. Si vous voulez ouvrir les yeux sur le phénomène, foncez.

– *Stéréotypes, stéréomeufs*, une série de vidéos (4') accompagnées d'un guide pédagogique, déconstruisent les préjugés sur les hommes et les femmes. Drôle, bien foutu, réaliste, ça ouvre le débat.

– Sur la chaîne *Le Biais Vert*, du vidéaste et militant écologiste belge Félicien Bogaerts, vous attendent tout un tas de reportages, interviews et vidéos passionnantes autour des sujets d'écologie, et notamment une websérie intitulée « Diamant Palace ». On vous conseille le premier épisode, dans lequel il interviewe Philippe Descola sur le mythe de la nature comme indépendante de nous.

– *La résistance respire*, un documentaire français de Roxanne Tchegini (Terre Eveillée, 2015). Presque deux heures de fascinante plongée dans la ZAD sur le projet de barrage de Sivens, dans le Tarn, qu'on peut regarder en entier ou par morceaux, gratuitement en ligne.

Jeux

– *Mixy love*, une activité ludique concoctée par l'ASBL O Yes, qui propose aux jeunes de se mettre d'accord sur les cinq ingrédients fondamentaux d'une relation affective, en piochant dans un panel de valeurs, de schémas de vie, d'actions quotidiennes et d'actions liées à la sexualité. <https://www.o-yes.be/mixy-love/>

– *Moi c'est Madame* est un jeu de répliques pour filles et mecs qui ont envie de s'allier pour trouver des ripostes anti-relou à toutes les remarques sexistes qu'ils ou elles se prennent dans la tronche. De quoi mettre l'ambiance et se sentir plus fort face aux attaques !

– *Carrés de genre, l'amour romantique* est un petit jeu qui permet de libérer la parole autour du mythe de la passion amoureuse, et de déconstruire les stéréotypes du couple patriarcal. C'est téléchargeable gratuitement sur le site du Monde selon les Femmes : <https://www.mondefemmes.org/produit/carres-genre-amour-romantique/>

– *Cercle de parole* est un jeu de carte créé par les filles de *Entre nos lèvres* qui pose des questions pour libérer la parole autour de la sexualité, mais pas que. Une belle entrée en matière avec une classe (on peut choisir les

cartes les plus softs par exemple pour commencer), mais aussi entre amis ou en couple.

Musique

– Eddy de Pretto et Yseult, *Pause x Kiss*, pour d'autres canons de beauté et une autre image du couple (qu'ils jouent, ils ne sont pas ensemble), pour l'enlacement de leurs magnifiques voix, pour la découverte de leurs deux personnalités hors cadre passionnantes. Eddy de Pretto a été lui aussi victime de grave harcèlement homophobe.

– Anne Sylvestre, *Frangines*, reprise par l'actuelle June Milo, qui dénonce la compétition entre les femmes et parle de la possibilité d'une sororité (elle date de 1979 mais est toujours tellement d'actualité...)

Sites internet

– *O'yes (safe sex and fun)*, l'excellente ASBL qui est aussi notre partenaire pour cette pièce, vous propose de découvrir son contenu sur Facebook, Instagram, Youtube

– Le compte Instagram *Orgasme et moi*, de Charlotte Vermont

– *Sexy Soucis, le gougle du cul* est un site ressource à mettre dans les mains des ados, qui parle leur langage tout en étant très sérieux, et validé par plusieurs plannings familiaux. On peut y poser toutes les questions et y trouver plein de vidéos précises sur les sujets qui nous intéressent, sans tabou et très pros.

– Le média indépendant autour des questions écologiques *Reporterre*, avec des tas d'articles intéressants, décalés par rapport aux médias mainstream. [Www.reporterre.net](http://www.reporterre.net)

– *Occupons le terrain* est un réseau de collectifs et d'associations belges qui a pour but de résister aux logiques de bétonnage à tout crin, de rendement à court terme et de domination des intérêts privés. Super site ressource.

THEATRE DE POCHE

Chemin du Gymnase, 1A - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n° 244

Arrêt Legrand : tram 7 et 8 et station Villo n° 71

reservation@poche.be – +32 2 649 17 27

poche.be

IBAN : BE97 5230 8020 6749

Contact production et diffusion :

Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 496 10 76 91

Contact pédagogie et médiation :

David-Alexandre Parquier
prof@poche.be
+32 488 42 37 52

Contact presse :

Clarisse Lepage
presse@poche.be
+32 473 40 59 80

Rédaction : Elodie Mopty

Affiche : Olivier Wiame